

## 1. JULIE

Salut! Moi, c'est Julie. Je viens d'avoir seize ans. Tu parles d'un cadeau. J'ai encore mes parents sur le dos comme si j'étais même. Je dois demander l'autorisation pour tout un tas de trucs et en même temps on me considère comme une adulte responsable que je ne suis pas. Enfin, pas tout à fait. Quand je dis qu'on me considère comme une adulte, entendons nous bien. Lorsqu'il s'agit de tous ces trucs qu'on fait quand on est émancipé, comme par exemple aller en boîte, avoir son propre appart', conduire une voiture, choisir librement ses vêtements, là je ne fais pas partie du club. Par contre, pour tout le reste, je dois me comporter comme une grande personne. Tout le reste? Ben, ce qu'il y a de plus chiant évidemment. Ranger ma chambre, éviter de pousser à fond la stéréo, ne pas mettre les pieds sur le canapé, se tenir correctement lorsqu'il y a des invités à la maison. Bref, avoir seize ans c'est subir tous les défauts de la vie d'adulte tout en n'ayant plus aucun des avantages que procure l'enfance. Chienne de vie!  
J'habite dans une maison si vaste qu'on

pourrait aisément y loger un car entier d'immigrés roumains ou sénégalais. Peu importe d'ailleurs. Jamais mes parents n'accepteraient.

Bon, je te les présente vite fait.

Mon père, c'est le grand type en costume cravate là bas, assis dans un fauteuil Louis machin et qui en ce moment même écoute religieusement un opéra de Verdi. Si, Verdi. Le mec qui a composé plein de trucs vraiment pas groove si tu peux imaginer. Alors là, dans ces moments là, t'as intérêt à te tenir à carreaux. Quand je dis qu'il écoute religieusement, c'est au pied de la lettre. Et on ne fait pas un bruit dans une église, même pas une petite toux, un raclement de gorge. Si je dois me déplacer j'ai intérêt à marcher sur la pointe des pieds sinon...

Bref, le pater il a une passion, c'est la musique classique. T'as sûrement dû en entendre au moins une fois dans ta vie. Dans un ascenseur, dans la salle d'attente d'un médecin spécialiste ou encore dans les magasins classe où le plus petit foulard coûte cinq cent euros. Tu sais bien, ces machins ronflants avec plein de musicos en perruque qui jouent du violon. Mais là, c'est pas pareil. D'abord, dixit mon pater : on n'entend pas la musique classique comme n'importe quel morceau de pop ou de soul. On écoute. On s'immerge, on explore, on dissèque.

Tu parles d'un plaisir. Si c'est pour être aussi concentré que pendant un devoir de maths, merci bien! Et pour ça, il a besoin de s'installer confortablement face à la stéréo, les yeux fermés. Tout son corps est tendu vers la musique. Ses oreilles sont le seul et unique lien qui le relie avec le monde. Quand je dis le monde, ce n'est évidemment ni maman ni moi, c'est l'installation pro-logic dolby machin bidule cinq point neuf. J'y comprends que dalle. Encore un truc d'initié comme il dit souvent. Oui, c'est son grand truc ça. Quand c'est un tantinet complexe et qu'il ne veut pas se donner la peine d'expliquer (ou qu'il en est incapable), il prend sa voix de prof de maths et lâche l'imparable « cela ne peut être appréhendé que par un initié ».

Alors voilà. Ce matin, il n'est pas à son bureau, mais dans le salon si vaste qu'on y ferait tenir un cours de tennis sans peine, on pourrait même y ajouter quelques gradins, à écouter pieusement un opéra italien écrit y'a bien quatre cents ans. Les notes emplissent l'espace, rebondissent sur les murs où pendent des tableaux de la même époque, s'insinuent entre les meubles dont la vente d'un seul permettrait de s'offrir une berline allemande comme celle qui dort dans le garage ou encore paierait la bouffe pour nourrir tout un village malien pendant une semaine. La musique résonne dans

toute la maison. Quand je pense qu'ils gueulent quand j'écoute du r'n'b à volume moitié moins élevé.

Maman ne travaille pas. Enfin, si. Ah oui, je ne t'ai pas dit : papa travaille au ministère. Ministère de je ne sais plus quoi, mais c'est pas important. Il est ce qu'on appelle un haut fonctionnaire. C'est-à-dire que les ministres passent, les fonctionnaires restent. Dans sa carrière, il a vu passer une bonne dizaine de gugusses qu'on voit à la téléloche sourire et annoncer que tout va bien, que la situation est sous contrôle, que les chiffres s'améliorent, que la crise est derrière nous, etc, etc... Bullshit! Rien ne va, oui! Mon père est assez bien placé pour le savoir. Mais on ne parle pas de ça à table. A table, mon père parle de sa haie qu'il bichonne comme un vrai petit toutou, du dernier opéra qu'on donne à Bastille, du livre qu'il a terminé hier soir, d'une expo sur l'art ancien. Mon père est très culture. Ah! Voilà, le nom de son ministère c'est celui de la culture. Comment ai-je pu oublier?

Ma mère c'est davantage l'humanitaire, tendance Kouchner. Donc, secourir, rendre service, aider les démunis, de préférence à l'autre bout de la terre (ça permet de voir du pays) mais surtout que ça se sache, que ça se voie. Alors c'est soirée pour les rapatriés Irakiens (ambiance chaleureuse, cocktails à

base de champagne), colloque sur la faim dans l'Afrique subsaharienne en présence de Monsieur le Ministre bien entendu (organisation sans faille, présence de gens du cinéma, de la chanson), symposium sur les inégalités hommes femmes en Afghanistan (belle soirée, grandes tenues et délicieux petits fours).

Quand je lui dis que tout ça n'est que tu tape-à-l'œil elle me répond, sans se défaire, que « ma chérie, c'est bien beau d'aider les nécessiteux, encore faut-il le faire savoir pour que tous les gens se sentent concernés ». Se sentent concernés. Comme elle, sans doute. Car ma mère est concernée, ça, y'a pas de doute. Quand elle feuillette le journal de papa ou qu'elle regarde une chaîne d'infos, c'est à la recherche d'une inégalité quelconque de par le monde. Un peuple ignoré, méprisé, spolié et aussi sec elle se renseigne sur ce qu'on pourrait bien faire pour aider ces malheureux. Malheureux est un mot d'elle. Moi je ne pense pas qu'on puisse parler de malheur puisque bien souvent, ils ne savent pas ce qu'est le bonheur et qu'on ne peut être malheureux que si on a connu le bonheur. Ce sont des populations qui se contentent de survivre dans un monde pas fait pour eux. Parce que le monde, en fait, il est fait pour nous, occidentaux pétés de tunes qui nous posons

bien trop de questions.

Voilà pour le décor. Quant à ma vie. Parlons-en de ma vie. Un bahut privé bien entendu. Mes parents ne sauraient choisir que le meilleur pour leur petite fille chérie. En fait, ils n'imaginent pas que je puisse fréquenter un établissement où se mêlent fils et filles d'employés ou pire, de rmistes. La lutte des classes a de beaux jours devant elle. Mais ne vas pas croire que je sois une rebelle militante et gauchiste au dernier degré. En fait, je m'en fous de tout ce système, je crois bien. Peut-être parce que j'ai la possibilité de voir les choses des deux côtés. La misère du monde me fait déprimer, mais quand je vois ce que l'on fait pour y remédier, j'ai vraiment envie de m'enfuir. Oui, tout plaquer. Car je sais maintenant que tout ça n'est qu'un cercle vicieux sans fin, une spirale plutôt, et à chaque tour, le monde s'enfonce un peu plus. Oui, je sais, c'est pas des pensées de jeune fille comme dirait ma grand-mère.

Elle est très vieille France, ma grand-mère Elisabeth. En réalité, je m'appelle Juliette Marie Elisabeth. Ca refroidit, hein? Explication : les prénoms de mes deux grands-mères et puis la vierge Marie, quoi! On est très catho si tu ne l'as pas encore compris. Donc, ma grand-mère Elisabeth me fait toujours remarquer que la

politique c'est un truc de grandes personnes. Elle pourrait être plus franche et dire que c'est un truc d'hommes. Parce que le féminisme, ma grand-mère, elle ne sait pas ce que c'est. Elle a passé sa vie à servir son époux comme elle dit. Etre polie, savoir s'effacer devant son père, son mari, bien tenir une maison (je traduis : diriger une armada de domestiques) et toujours être élégante. Ah! Ma grand-mère maternelle c'est tout un roman, un roman écrit à l'imparfait du subjonctif tant qu'on y est.

En revanche, Juliette c'est tout le contraire. On se demande comment ses fils ont pu devenir ce qu'ils sont. Les mystères de l'éducation sans doute.

Mes oncles, tout comme mon père, occupent tous des positions sociales enviées. D'aucuns diront qu'ils ont réussi, d'autres qu'ils ont su saisir leur chance et ceux qui restent mettront en avant un acharnement au travail pour expliquer leur parcours. Leur mère est fière de ses fils, même si elle constate que ce qu'ils ont gagné en reconnaissance publique ils l'ont perdu en chaleur humaine.

Côté chaleur humaine, elle s'y connaît la Juliette. Quarante ans qu'elle vote Laguiller, qu'elle milite pour les sans abris et les expulsions arbitraires. Bref, elle fait la même chose que maman sauf qu'elle le fait pour des gens qu'elle connaît et sans publicité. C'est la

seule personne adulte qui s'intéresse autant sinon davantage aux matières artistiques de mon carnet de notes qu'aux éternels Mathématiques et Français. Je l'aime bien grand-mère Juliette et c'est sûrement pour ça que j'ai choisi le diminutif de son prénom au quotidien.

Ca va certainement lui faire de la peine mon suicide.

Comment peut-on penser à la mort quand on a seize ans? Hé bien pour toutes les bonnes raisons que je viens de donner, patate!

Si ce n'est pas assez, ajoutez que côté garçons, c'est pas la joie, que je ne sais pas quoi faire de ma vie et que mon groupe de rap préféré vient de se séparer. Quand j'imagine ma vie dans dix ans, j'ai la gerbe. Tout a été fait, essayé, tenté, rêvé. Oh, je ne m'inquiète pas pour mon avenir professionnel. Après cette boîte à bac, ce sera les grandes écoles, judicieusement pistonnée par mon père pour décrocher le bon stage, rencontrer les bonnes personnes (je les connais déjà, elles me faisaient sauter sur leurs genoux quand j'étais même). Si malgré toute cette bonne volonté, il m'arrivait d'échouer, il y aura toujours un gentil petit mari diplomate ou député avec qui je passerai une vie à le servir et à tenir une maison bourgeoise comme dirait grand-mère Elisabeth. Beurk.



Non, décidément je ne vois pas d'issue.  
Partir au bout du monde, apporter la bonne parole et vacciner les bébés à tour de bras? Désolé, mais j'ai pas les épaules. J'aime trop mon petit confort même si je crache dessus. En fait, je manque de courage. La plupart des gens pensent qu'il faut une bonne dose de cran pour mettre fin à ses jours. Archi faux. Le suicide, c'est comme la drogue en plus radical. C'est fuir. Ne pas affronter la vie. Baisser les bras et tout le reste aussi, à commencer par la tête. Quand on regarde ses pieds lorsqu'on marche, c'est mauvais signe.

Je marche donc le nez baissé, le regard rivé sur les pavés luisants. Je descends les longues marches du métro sans relever la tête. Me voici sur le quai Voltaire à attendre une rame.

Autour de moi des gens sûrement aussi paumés que moi. Mes parents, et plus généralement ma famille, ne les voient pas. Ils ne partagent pas le même monde même s'ils vivent sur la même planète, dans le même pays, dans la même ville mais tout de même pas dans le même quartier, faut pas charrier! Ils respirent le même air, pas les mêmes odeurs. Mais la cité est grande. Il y a suffisamment de place pour que les gens ne se rencontrent pas. Enfin, pas vraiment. Ils se croisent juste et les quelques mètres qui les séparent fugitivement ne sont que la partie visible de l'immense gouffre qui les oppose.

Nous vivons à côté des autres, pas AVEC les autres.

Toutes ces cloisons qu'on érige alors que les frontières nationales disparaissent, ça me fout un bon coup de blues. Qui a décidé qu'un tel serait moins important aux yeux des autres tout simplement parce qu'il était différent? Pourquoi y a-t-il des pauvres et des riches? Pourquoi toujours entrer en conflit lorsqu'on vit en communauté?

L'homme serait-il incapable d'une vie sociale, lui qui n'aime qu'à s'agglutiner sans cesse.

Le parisien râle derrière son volant, bloqué dans une circulation au point mort; il peste devant la foule qui s'engouffre dans les centres commerciaux du samedi après-midi; resquille quelques places dans la file d'attente au cinéma. Et dès qu'il a deux jours de libre, au moindre congé, il fonce s'engorger sur les autoroutes pour ensuite se tartiner de crème solaire sur une plage bondée ou bien attendre aux remontées mécaniques dans une bousculade pire qu'aux heures de pointe.

Je me pose certainement beaucoup trop de questions, mais si je ne me les pose pas maintenant, jamais je ne le ferai. La plupart du temps je n'ai pas les réponses et lorsque je commence à en entrevoir le nez de la plus petite, ça me fout le bourdon. A quoi bon continuer ainsi? Lorsque la branche est pourrie,

il faut la couper, n'est-ce pas?

Là, je suis assise sur une banquette de faux cuir dans une rame quasi déserte, ce matériau qui fait transpirer au cœur de l'été et vous glace les fesses l'hiver venu. Je me demande bien si l'ingénieur qui a décidé de recouvrir les sièges du métro y pose souvent son cul. Surement pas. Lui, son intérêt c'est de savoir si les sièges d'Air France sont suffisamment confortables pour y rester assis les huit heures qui l'emmènent aux Antilles passer un large weekend avec sa femme et ses enfants. Non, mieux : avec sa maitresse bien entendu. Il aura évoqué une réunion de travail qui se prolonge ou un séminaire sur les nouveaux matériaux verts, recyclables cent pour cent pour un développement durable.

Développement très durable de sa petite vie de merde, oui! Tu vois, je ne peux pas m'empêcher de voir le mal partout.

La rame est presque déserte, normal en milieu d'après midi. Juste un mec affalé dans un coin, ses dreadlocks pendent comme un rideau de douche lui donnant un air de lion fatigué (ce qui est, en passant, un phénoménal pléonasme) et un petit vieux dont le costume a du être taillé avant la guerre (celle de quatorze naturellement) et qui n'a certainement pas eu les honneurs du pressing depuis.

Un chômeur et un retraité, peut-être tous deux sdf. La France qui travaille, celle qui avance, ne traîne pas ses guêtres dans une rame de métro au milieu de l'après midi en pleine semaine.

Non, les gens respectables sont au turf, pour enrichir le pays mais surement pas leur compte en banque, juste de quoi payer le loyer, les traites de la Mégane ou les études du petit dernier.

Pauvre France. Pauvre pays. T'es mal barré toi aussi. Et une nation ne peut pas se suicider, elle. Encore que. Ca s'est déjà vu, non? Et c'était pas beau à voir.

Je tourne la tête en levant légèrement le front et c'est à ce moment là que je l'aperçois.

## 2. LE LIVRE

Posé sur la banquette en face de moi, un rectangle juste assez épais pour déformer la poche d'un trench-coat tout neuf, un peu usé aux encoignures, gisant comme un cadavre qui attend qu'on lui porte secours. Un livre.

Je me penche et tend le bras, ma main droite attrape le volume abandonné, oublié. La couverture, suffisamment épaisse pour ne pas être écornée, semble faite d'un cuir souple, agréable au toucher. On a envie de passer ses doigts dessus juste pour le plaisir de ressentir un réconfort traverser la pulpe des doigts, parcourir les nerfs jusqu'au cerveau et libérer quelques molécules de délice. Il a la couleur d'un grand vin de Bordeaux, vieilli convenablement ou même encore la robe d'un Cognac que de vieux Lords anglais aiment à faire danser dans leur verre ballon d'un geste précis, inné, naturel, devant leurs yeux connaisseurs. Je tourne et retourne le bouquin sans l'ouvrir, examinant son aspect, tournant autour comme l'acheteur d'une voiture aborde la grosse berline de ses rêves. Ce manuscrit m'intrigue déjà. Ce n'est pas un vulgaire livre

de poche, jeté après consommation, une de ces romances qu'on lit juste pour passer le temps ou un bon (ou mauvais) polar qu'on quitte dès le nom du suspect révélé. Ce livre porte une histoire en lui, j'en suis certaine. Qui a pu le lire et surtout l'abandonner sur cette immonde banquette? Peut-être est-ce un livre perdu, comme ces chiens qu'on retrouve le regard apeuré et la queue basse sur une aire d'autoroute début Juillet.

On cherche un truc quelconque dans le fouillis de son sac et on oublie l'essentiel, c'est-à-dire le compagnon qui vous aide à tenir le coup. En fait, j'en parle comme si j'étais une dévoreuse de pages, une passionnée de littérature, dévouée aux mots de la langue française. Tu parles! Les rares romans que j'ai parcouru d'un œil distrait m'étaient imposés par des profs de français taciturnes. Les descriptions qui s'étalent sur vingt pages, très peu pour moi. Les dissections de l'âme humaine sur tout un chapitre, à dégager. L'explication du mal être du héros tout au long de phrases alambiquées, dans un style vieille France agrémenté de métaphores en tous genres aux entournares, ça me fait... Je préfère ne pas être grossière, ça me changera.

Là, c'est différent.

Personne ne m'a obligé à quoi que ce soit avec ce bouquin. Je pense plutôt à une rencontre.

Oui, c'est ça. J'ai rencontré un livre comme je pourrais dire j'ai rencontré un garçon et on a passé l'après midi à discuter dans un café. Sauf que là, si jamais je plonge dans ces pages, ce sera un long monologue entre lui et moi.

Je considère le livre sous toutes ses coutures, le retourne une nouvelle fois. Aucun mot n'est inscrit, ni sur la couverture ni sur la tranche. J'hésite à l'ouvrir, comme si j'allais ouvrir une boîte de Pandore. Je sais que si je le fais, je ne pourrai plus le refermer. Un pressentiment? Une crainte? Appelle ça comme tu veux mais l'impression qu'il me donne est étrange. Comment peut-on redouter d'ouvrir un livre? Qu'y a-t-il de dangereux entre les pages? Juste des mots. Pas de quoi avoir peur. Vingt six lettres et quelques signes de ponctuation, c'est tout. Basta. Passe ton chemin.

Et pourtant. Il est des mots qui sont plus percutants qu'un vrai coup de boule, des phrases qui font mal comme un passage à tabac, certains propos peuvent vous couper mieux que la lame bien effilée d'un couteau, provoquant une blessure qui ne cicatrise pas. Nous avons remplacé le gourdin de l'homme préhistorique par le langage, arme bien plus redoutable car, dissimulé sous un vernis de sociabilité, les mots cachent leur véritable nature : ce sont des tueurs. Mal employés, ils peuvent détruire une vie. C'est par des mots

qu'on annonce au coupable le verdict impitoyable qui l'envoie à l'ombre le reste de sa vie, ce sont des mots imprimés sur une lettre reçue en recommandé qui notifie le licenciement de l'employé modèle, vingt ans de boîte, pas un jour d'absence, toujours à l'heure et puis... merci, vous ne faites plus partie du personnel. Des mots, encore des mots qui, jetés comme des couteaux déchirent les amants. Toujours des mots qui, exprimés doucement au téléphone et arrosés de larmes vous annoncent la mort d'un proche, ou bien prononcés avec désolation, révèlent que le Père Noël n'est qu'un mythe.

Je tripote ce volume, incertaine de savoir quoi en faire. Le reposer là, immédiatement, ou bien me décider à l'ouvrir comme on pousse la porte d'une pièce assombrie par des volets tirés dont on ne distingue pas le moindre détail de l'ameublement, rien de précis dans la décoration. Puis, la rétine s'habituant progressivement à l'obscurité, les éléments nous sont révélés, un à un, sous des angles différents.

Mon pouce gauche tire la couverture, laissant les pages s'épanouir. C'est étrange. Pas de titre sur la couverture rigide passe encore, mais là, juste une page blanche, à la façon des pavillons de Floride équipée d'une moustiquaire derrière la porte d'entrée, parfois devant, d'accord on



ne va chipoter. Et pas un nom, pas un titre, rien. D'habitude tu te farcis quantité d'informations. En tête, l'éditeur, fier de sa découverte, comme pouvait l'être le chercheur d'or dans le Klondike du XIX<sup>e</sup> siècle, brandissant ses pépites sur la place du village devant des regards envieux. Bon, à ce petit jeu, certains se sont retrouvés un couteau dans le dos ou transpercés par d'autres matières plus ou moins tranchantes. Puis le nom de l'auteur, c'est un minimum. Au pire, il y a la mention Anonyme ou Collectif. Il y a l'année de parution, repère intéressant, et puis des préfaces, des exergues, des dédicaces...

Là, rien. Une page blanche et hop, le texte débute sans chichis. Intriguée, je ne peux pas résister et je dévore un chapitre, assise sur cette saloperie de banquette, si bien que je loupe ma correspondance. Et puis après? Ce sont les gens actifs, les gens pressés qui sont gênés par l'errance, moi ça ne me dérange pas. Quelques minutes de plus ou de moins dans cette vie que je suis résolue à quitter de toute manière. J'ai même ma petite idée de la façon dont je vais m'y prendre.

Quand on décide de mourir, il n'y a rien à gagner à être original. L'efficacité avant tout.

Les tentatives de suicide les plus alambiquées, les plus complexes, ne sont que des tentatives justement. Un appel au secours, une demande

d'aide plus qu'un trait définitif. Oui, c'est ça. Le vrai suicide est un point, final fatalement. Les tentatives ne sont que des points de suspension.

Donc, à moins d'être un laborantin expérimenté, ne pas faire confiance à la pharmacopée. Elle est bien moins efficace que ce que le commun des mortels (j'aime bien cette expression) pense. Le corps a des ressources insoupçonnées, une capacité à réagir aux pires poisons. Dans le pire des cas, on finit bancal, rongé physiquement ou moralement, mais rarement mort.

Ensuite tous les délires mis en œuvre par ceux qui ne veulent pas vraiment en finir, juste envoyer un message, un appel, ça ne vaut rien. La noyade, un grand classique. Sauf que là encore, le corps est plus résistant qu'on ne veut bien le croire. A moins d'être méthodique comme un allumeur de réverbère, peu de chances de gagner à tous les coups, sauf de sauter d'un bateau en pleine tempête.

Même constatation pour l'ouverture des veines, plus poétique mais guère plus efficace. Qui me dit que je ne vais pas m'évanouir l'artère à peine entaillée?

Les armes à feu? Quoiqu'en dise une certaine presse, ça ne court pas les rues et pour s'en procurer, bonjour la galère. Reste encore à savoir s'en servir correctement. Combien de

candidats au suicide inculpés pour s'être involontairement trompé de cible?

Passer sous un train, traverser l'autoroute? Oui, ça se discute. On s'expose à cette stupide loi qui veut que quoiqu'on fasse de plein gré, rien ne fonctionne alors qu'il suffit de ne pas y songer pour que ça marche. Combien de cascades incroyables réussies du premier coup involontairement? Combien d'accidents évités au millimètre grâce à une chance de cocu? Tous ces petits miracles quotidiens qui ne tiennent qu'au fait que le cerveau n'y songeait pas une seconde. Essayez de refaire l'exploit une seconde fois et c'est systématiquement l'échec. Confier sa vie, enfin sa mort, au hasard, du moins y convoquer une grande part d'incertitude et il y a des risques d'en réchapper. Je ne veux pas jouer deux fois la même pièce.

Rester simple. Et là, il n'y a plus qu'une seule solution. Faire confiance à la gravité terrestre, elle ne déçoit jamais. Trouver un bon point de départ reste le plus difficile.

Un pont? Comme son nom le signale, il enjambe bien souvent un cours d'eau et on se retrouve illico dans la catégorie aléatoire des noyés.

Une tour? Eiffel, Montparnasse, la défense? Là encore, on a tout fait pour décourager les plus motivés. Rambardes, grilles, garde-fou (alors

qu'il faut au contraire faire preuve d'une grande lucidité pour mettre fin à ses jours) empêchent le chaland de s'envoyer en l'air mieux que le plus virulent des sermons.

Une montagne? Je ne suis pas un as en géographie, mais autour de Paris, ce n'est pas l'Himalaya.

Se jeter du balcon? Pas assez haut.

Non, je ne vois qu'une seule solution. Géniale. Imparable. Définitive.

*Elle menait sa vie comme on pousse un caddie.  
Elle n'avait plus goût à rien. Désabusée d'une existence qui n'avait que trop longtemps duré.  
Qu'y avait-il à attendre du destin?  
Cette chienne de vie valait-elle vraiment la peine d'être vécue?*

Les premières lignes semblaient parler de moi.  
Les premières pages semblaient me parler à moi.

Le premier chapitre avait été écrit pour moi.

Je n'en revenais pas.

Au lieu d'errer sans but dans la ville, je rentrai et m'enfermai dans ma chambre. J'avais terminé le livre avant que mes parents ne rentrent.

### 3. LA RÉVÉLATION

Là, je suis étalée sur mon lit. J'adore ça. Quand maman me voit dans cet état de paresse, elle pose toujours une question à la con. Tu n'as pas de devoirs à faire? Tu pourrais m'aider au moins à préparer le repas. Et patati et patata.

Le bouquin est posé sur mon bureau, largement encombré d'ailleurs. Il faudrait que je me bouge un peu pour ranger cette foutue chambre, là-dessus, elle n'a pas tout à fait tort la mother.

Ce qui est étonnant c'est que je ne tiens jamais compte de ses recommandations à elle, et là, après avoir dévoré ces pages, je suis prête à y mettre de l'ordre.

Un livre peut-il avoir cette influence?

Celui-ci en tout cas est tout bonnement génial. On dit que les chefs d'œuvres ont ceci de remarquable qu'ils s'adressent à tous et à chacun en particulier, nous tirant vers le haut, révélant ce qu'il y a de meilleur en nous.

Je regrette d'un coup de n'avoir pas lu plus tôt. Si ça se trouve, ce bouquin est archi connu, écrit par un auteur célèbre. Faudrait que je demande à ma prof de français. Oui, il faudrait,

mais elle est vraiment trop conne. Pas la peine de chercher des informations sur internet, j'ai pas un seul indice. Peut-être en tapant quelques phrases?

Google me donne exactement onze mille six cent quarante huit réponses. Qu'est-ce que j'en ai à foutre de cette liste. Il me faudrait tout un mois pour en consulter sa totalité! De toute manière, il n'y a rien. Juste un foutoir indescriptible, basé sur les mots clés que le moteur de recherche a cru déceler.

Ca me fait penser à un copain, enfin un camarade de classe, Lucien, qui nous avait passé une traduction informatique d'un de ces mode d'emploi d'appareil électronique; un minuteur, je sais plus, enfin un truc qui demande de paramétrer une quantité folle de données. Une machine avait retranscrit le texte d'origine (du Japonais ou du Chinois) en français et ça donnait des incohérences et des tournures bizarres. Ca nous avait bien fait rire. Mais là, je me rends compte que toute la société est ainsi faite : l'humain a abdiqué devant la machine.

Ce sont les portables qui ont obligé le langage Sms. Toutes ces abréviations, ces sigles nous sont dictés par la technologie. Nous ne sommes plus que des pions, des numéros qui doivent rentrer dans des formulaires pré établis. Et malheur à celui qui ne correspond pas aux

cases prévues.

Je pense à tout ça, affalée sur mon lit. Et à ce que je viens de lire. Comment est-il possible que ce texte me colle autant à la peau? J'ai eu l'impression de lire ce qu'il y avait dans ma tête. Mes pensées, mes doutes, mes espoirs. Toute la confusion de pensées et le gribouillis d'idées qui emplissent mon cerveau se trouvent imprimés dans ce bouquin, clair et limpide, agencé et ordonné. Une vraie chambre de jeune fille bien comme il faut, pas comme la mienne, tiens.

Et puis, la fille du roman relève la tête, se bat en quelque sorte, mais sans armes. Elle se rend compte qu'elle ne voyait le monde qu'au travers de son milieu, sa petite vie étriquée. Seulement le monde peut être magnifique, il suffit de changer d'angle de vision.

Je commence à m'attaquer au rangement de mon capharnaüm légendaire.

Encore toute chamboulée, je grignote au repas du soir. Maman me demande si je vais bien, si je n'ai pas mes...

Là, j'éclate. Pourquoi ne dit-elle pas franchement les mots? Mes... ça porte un nom maman! Il n'y a rien de choquant là dedans! Tu peux le dire. Mes règles, mes menstruations, mes épanchements... Là-dessus, papa intervient, outré.

Nous sommes à table, Julie!

Alors je rétorque que ce n'est pas plus sale que de parler de finance ou de politique. Il se lève et m'ordonne d'aller dans ma chambre. Ça tombe bien, je ne voulais pas de dessert.

Je rumine ça toute la soirée. Leur conformisme petit bourgeois, je ne peux plus le supporter. Je dois me casser. Mais je faisais fausse route avant d'avoir lu ce livre. Là, j'ai compris que ce n'était pas moi qui étais en faute. Le monde tourne mal et je ne m'y sens pas à ma place. Mais il y en a d'autres, encore moins privilégiés que moi. Je dois les aider.

Seulement, c'est encore écrit dans le livre, je ne saurai être d'un quelconque secours à ceux qui vont mal si je vais mal moi-même. Je dois me reconstruire, comme le fait l'héroïne du roman. Retrouver un équilibre pour faire face à l'adversité. Être plus solide pour aider les autres. Devenir forte afin qu'ils puissent s'appuyer sur moi.

J'ai fait plein de rêves cette nuit. Enfin, je n'ai rien maîtrisé du tout, les images sont venues d'elles même. Le terme anglais est plus approprié : j'ai EU un rêve. Mais en même temps, ces images, ce scénario, c'est bien mon cerveau, du moins une partie qu'on appelle comme on veut (subconscient, inconscient, surmoi...), qui les ont façonnés.

Ce matin, j'ai décidé de changer.



Fini les idées suicidaires.

Je vais devenir la gentille petite fille bien sage et obéissante, studieuse et appliquée. Et je vais m'inscrire dans une association d'aide aux plus démunis, ici et maintenant. Pas la peine de vouloir partir sauver les africains de la famine si l'on n'est pas capable de résoudre les problèmes à dix mètres de chez soi. Pas encore. Et puis de toute façon, je n'ai que seize ans.

Je suis prête. Dès ce matin, je vais jouer à la petite fille modèle. Finie l'arrogance envers mes parents. Je vais jouer leur jeu mais sans rien accorder à cet esprit petit bourgeois que j'exècre tant. Par mon attitude, s'ils ne sont pas complètement idiots, ils s'apercevront bien vite du grotesque de leur petite vie, peut-être me suivront-ils dans mon nouvel objectif d'aider ceux qui n'ont rien, d'être à leur côté plutôt que de les juger de notre hauteur entièrement fabriquée, dans laquelle on se complait parce qu'on meurt de trouille d'être un jour à leur place.

Au petit déjeuner, j'ai bien vu qu'ils étaient surpris. Pas un éclat, j'ai même aidé à débarrasser sous le regard interloqué de maman. Me voici sur le chemin du lycée. C'est une nouvelle Julie qui avance sur ce trottoir si triste, ce matin. J'ai conscience désormais d'avoir la vie devant moi, une vie précieuse pas

tant pour moi, mais pour les autres. Je fais partie des privilégiés et à ce titre, j'ai davantage de devoirs que de droits. Je m'attarde dix minutes dans le parc que je traverse chaque jour sans y remarquer les magnifiques arbres, sans écouter le chant urbain des oiseaux. J'avais des œillères, un casque sur les oreilles, le nez bouché. Maintenant, je sais que la vie peut être formidable. Il suffit de savoir regarder, sentir, apprécier, écouter. Je sors le livre qui fut ma révélation et le dépose délicatement sur le banc. S'il pouvait sortir quelqu'un d'autre de sa léthargie, lui dévoiler le vrai sens de la vie, lui indiquer l'essentiel et le superflu, l'important et l'inutile. Ce serait ma première bonne action. Je me lève et force le pas. Je ne vais pas être en retard le premier jour de ma nouvelle vie quand même!

Au bout de trente pas, je m'arrête, me retourne : le livre à la couverture de cuir élimée reste sagement posé sur le banc, attendant un prochain lecteur.

#### 4. MADAME MARCELIN

- Tout ceci est d'un ridicule absolu. On ne lave pas les rideaux avant d'avoir nettoyé les vitres. Et vous me ferez le plaisir d'arriver à l'heure la prochaine fois.

Cette aide aux tâches domestiques, cette femme de ménage selon l'expression de la majorité inculte de ce pays, est vraiment d'une bêtise à décourager toutes les bonnes volontés de la terre. Et la ponctualité ne fait visiblement pas partie de ses maigres talents. Je m'en séparerais bien volontiers s'il n'était pas si difficile de nos jours de trouver du personnel compétent et motivé et honnête. Sans parler de cette tenue. Quel accoutrement! Ce que l'on pardonnerait difficilement à une jeune fille de dix-sept ans, elle a l'affront de l'exhiber à presque quarante. Mais je manque à tous mes devoirs et à une politesse élémentaire qu'il est vrai, on ne rencontre malheureusement plus guère. Je suis Victoire Marcelin, née Lemesnil je tiens à préciser. Le patronyme de mon défunt mari n'était pas sa principale qualité, je vous l'accorde. Porter le nom d'un fromage, quelle idée! Je ne vous révélerai pas mon âge, bien

que de nos jours on ne se préoccupe plus guère des convenances. Depuis la mort de mon mari, je vis dans un appartement situé au cœur du XV<sup>e</sup> arrondissement, un quartier relativement calme.

Pierre était un homme comme en n'en fait plus, d'une élégance rare, toujours correctement vêtu, sans excès. Nul besoin de s'endimancher pour aller chercher une baguette de pain, ni revêtir un smoking pour aller déjeuner, mais porter une chemise propre et une cravate me semble la base d'un élémentaire savoir vivre et la marque du moindre respect que l'on porte à autrui. Quand je vois non seulement des jeunes gens dont je plains la pauvreté du peu d'éducation qu'ils ont reçue, mais également des hommes d'âge mûr afficher des tenues débraillées, un style dépenaillé lorsqu'il ne s'agit pas tout simplement d'une absence de style tout court, je suis outrée et je pense que Pierre partagerait mon désarroi. A ce rythme là, pourquoi ne pas aller tout nu? On se doit d'être présentable aux yeux du monde, c'est la moindre des corrections. Etre correctement vêtu est une marque de respect envers la communauté à la hauteur d'un sourire lorsqu'on vous adresse la parole ainsi que de toujours saluer les personnes à qui on a à faire. Pas simplement d'un bonjour tronqué, davantage expulsé que prononcé dont sont

friands les jeunes gens d'aujourd'hui. Je ne tolère pas une telle familiarité au sein de ma famille, ce n'est pas pour la souffrir chez des inconnus. Un « Bonjour Madame » assorti du patronyme lorsqu'on est suffisamment proche pour le connaître est le minimum de la plus rudimentaire politesse. Lorsqu'on constate cette pauvreté du langage chez nos propres hommes politiques, chargés de nous représenter, il n'y a pas à s'étonner d'un tel fiasco. Pierre poussait le raffinement jusqu'à porter une cravate lorsque nous déjeunions à la maison. Je ne l'ai jamais vu arborer des culottes courtes, même au plus chaud de l'été. Mon mari était une perle, je ne peux en demander l'équivalent à la terre entière, mais avouez quand même qu'il existe une marge entre cette profonde subtilité d'un autre temps et cette désinvolture quasi animale que nous devons supporter aujourd'hui.

Car c'est une évidence, l'homme du XXI<sup>ème</sup> siècle se rapproche de jour en jour de ses ancêtres animaliers. L'immense majorité ne sait plus parler. Je ne mentionne même pas ces hordes de jeunes gens qui, lorsque par le plus grand des hasards, utilisent un mot correct n'en connaissent pas le sens. L'autre soir, je m'étais abaissée à lorgner vaguement le récepteur télévisuel dont, soit dit en passant, Pierre portait en horreur, et j'étais atterrée par

l'insignifiance des propos échangés dans un décor tape à l'œil. Il s'agissait pourtant d'une conversation entre un journaliste dont je suppose qu'il eut droit à quelques années dans les meilleures écoles du pays et d'un homme politique, un ministre de surcroît, portant sur des sujets devant intéresser le pays. Je passe sur les fautes de français, une syntaxe malmenée et un vocabulaire limité, les incohérences d'un discours mal préparé sans aucun plan structuré. Et cette manie d'employer à tort et à travers des locutions anglophones et ce vice des abréviations et autres sigles dont on se demande si celui qui les emploie en connaît réellement la signification. Pierre avait un principe concernant ces réductions de langage : ne jamais les employer qu'entre personnes qui en connaissent chacune l'exacte signification, quant aux abrégés, je ne l'ai jamais entendu parler de métro, de télé ou encore de bac.

Le langage est le propre de l'homme. Le triste constat que je ne suis pas la seule à observer tend à ramener l'homme au rang de l'animal.

Je ne me déplace qu'en taxi. Moins par crainte d'être agressée car je sais bien que tout ce qui est écrit dans les journaux n'est pas parole d'évangile et que l'encre ne coûte pas cher lorsqu'il est question de sensationnel, que pour me prémunir contre une promiscuité conduisant à partager la vue de personnes dépenaillées et

grossières.

Je suis abonnée à une compagnie qui me satisfait pleinement. Pas de mauvaise surprise quant à la tenue du chauffeur, tant sur le plan vestimentaire que de la conversation. Ce que je leur demande, c'est de piloter en sécurité la berline, un point c'est tout. Et pour cela, je n'ai jamais eu à me plaindre de cette société qui, par ailleurs, propose un service plus complet que la simple location d'une voiture avec chauffeur.

Aujourd'hui c'est Maurice qui vient me prendre au pied de l'immeuble. Toujours très ponctuel, une autre qualité qui tend à disparaître, il me passe un rapide coup de fil, mais bien souvent lorsque le téléphone vibre, je suis déjà dans le hall. Il me salue dans les règles et ajoute régulièrement une remarque d'ordre générale ou météorologique, rien de transcendant mais Maurice est chauffeur, pas philosophe.

Puis il m'accompagne dans mes divers trajets. Il n'est pas à proprement parler un garde du corps, mais il m'escorte lors de mes achats, se chargeant des paquets. Ce n'est pas un homme de confiance, mais lorsque je vais à la banque retirer quelque liquidité, il se charge de garder la somme sur lui jusqu'à mon domicile. J'apprécie ce service. Les chauffeurs employés sont tous triés sur le volet, présentant bien,

d'une conversation discrète et sans faute de français. Leur allure et leur carrure dissuade les délinquants de tout poil.

Ce matin, nous visitons quelques boutiques où, une fois de plus, je suis consternée par la vulgarité des vendeuses, en particulier une blonde décolorée mâchouillant une gomme dans un désagréable bruit de succion, le regard aussi éveillé que celui d'une vache regardant passer les trains. Quel besoin a-t-on de vouloir ressembler à un ruminant pour se donner une contenance? A tout prendre, je préfère encore une femme qui fume, si elle le fait avec une certaine distinction et une élégance dans le geste. On ne pouvait qualifier Mademoiselle Coco Chanel d'injure au bon goût, pourtant elle fumait.

Maurice m'accompagne ensuite à la séance de quatorze heures qui se donne dans un complexe de la rue Clichy. Je regrette bien évidemment cette époque pas si lointaine où un cinéma était un endroit chaleureux qui n'offrait qu'une seule salle, immense, où l'on projetait le même film pendant des semaines, parfois même des mois. Aujourd'hui, on a la désagréable impression d'entrer à l'usine lorsqu'on franchit ces halls sans âme. Pas moins d'une trentaine de films sont disponibles, certains se partagent jusqu'à la même salle! Fini le temps des cinémas permanents où, pour un billet d'entrée,



il était loisible de voir et de revoir le même film toute la journée. Le plus révoltant est que la semaine prochaine, l'offre aura déjà changé, certains films étant remplacés par d'autres. Je retrouve cette frénésie sans objet à la télévision. Il y avait davantage de choix lorsque nous avions trois chaînes à notre disposition. On a cloné les programmes et réduit le niveau culturel déjà bien bas des animateurs.

Je ressors d'une histoire tendrement alambiqué de prêtres s'unissant à un rabbin pour lutter contre la barbarie nazie. Le sujet est fort, dommage que le réalisateur ait voulu y laisser son empreinte un peu trop technique. Des nappes de musique pour souligner les scènes, tuant ainsi toute l'émotion sous-jacente en la surlignant, des plans de coupe dignes du pire film d'action proposé par Hollywood, des mouvements de caméra parfaits dans un certain genre asiatique mais réduisant ici tous les efforts des comédiens dont les plus doués se demandent parfois ce qu'ils sont venus faire là.

Afin de m'aérer l'esprit, je me rends au Jardin du Luxembourg qui, je dois le concéder, était notre flânerie dominicale préférée du temps de mon mari. Pendant que mon chauffeur arpente lentement les allées, je reste assise quelques longues minutes sur un banc, toujours le même lorsqu'il n'est pas envahi soit par de vieux grabataires dont, Dieu me garde, j'espère ne

jamais ressembler, avachis du poids de leurs années et sûrement d'un réel manque de tenue, soit par trois ou quatre adolescents pouffant et gloussant sans en connaître la moindre raison, un peu comme si on leur avait prélevé l'infime partie de leur crane qui leur sert de cerveau. Je ne sais si l'on doit cette apathie intellectuelle à une trop forte consommation de substances illicites ou à une exposition excessive devant un écran quel qu'il soit, mais je tremble en imaginant que cette génération sera aux commandes du pays dans deux ou trois décennies. Peut-être resteront-ils toute leur vie assis sur ce banc, à jauger du haut de leur minable mépris ceux qui ont pris la vie à bras le corps. Je souhaite sincèrement qu'il existe quelque part, tapis dans une petite chambre à travailler, étudiant parmi les ombres et le silence des bibliothèques, une société de jeunes gens qui va relever ce pays du marasme intellectuel dans lequel il se vautre et se complait tandis que ces bandes d'incurables décérébrés, analphabètes de la culture remplaceront ces petits vieux voûtés, les épaules tombantes sur la vacuité de leur vie qui s'étale davantage devant leurs remords que leurs regrets.

D'autres fois, c'est une jeune mère qui envahit les lieux, pensant dans cette absence de pudeur et de retenue qui qualifie si bien notre époque,

que ce parc public n'est qu'une annexe d'une chambre à langer. Je reste médusée quelques instants devant tant d'étalage et des échanges qui y sont prodigués. Qu'elles soient avocates, médecins, chargées de clientèle, responsable d'agence ou même ayant accès aux plus hautes et nobles fonctions, elles se comportent toutes de la même manière : comme la plus insignifiante des ménagères. Elles parlent à leurs rejetons comme à des débiles profonds.

Pas étonnant qu'on retrouve ces bambins quinze ans plus tard, l'expression du vide sidéral de leur cerveau traversant leurs yeux tristes.

Si le bébé a des rapports limités avec le monde qui l'entoure, il n'en est pas moins attentif et comprend parfaitement un langage humain sans pour autant s'obstiner à lui gazouiller en réponse à ses propres babilllements.

Dieu merci, le banc est libre aujourd'hui. Avant de m'asseoir, je remarque un objet pas plus grand et épais qu'un livre, posé sur les lattes de bois vert. Piquée d'une saine curiosité qui m'a toujours accompagnée tout au long de ma vie, je me saisis du volume et commence à tourner quelques pages du bout des doigts.

## 5. LE LIVRE

J'ai toujours eu un rapport presque fusionnel avec les livres. J'aime leur odeur mêlée d'encre et de colle de la reliure, leur aspect m'attire. J'avoue une préférence pour les volumes magnifiquement reliés de cuir, j'ose même dire que certains ouvrages non découpés font naître en moi un sentiment de cambrioleur. En se saisissant du coupe papier, j'éprouve la sensation de pénétrer dans un lieu inconnu et interdit. Bien souvent, malheureusement, la révélation d'une prose bien terne n'est pas à la hauteur des espérances nées de la contemplation extérieure. Bien entendu, je vénère les classiques, Balzac, Flaubert et Montherlant en tête. Je possède quelques éditions rares qui élèvent ma fierté à un rang proche de l'orgueil. Je ne rechigne pas à l'occasion à ouvrir un simple livre de poche, plus pratique à parcourir en déplacement. Mais je ne me déplace plus guère et j'ai l'habitude et le plaisir de lire chez moi, confortablement installée dans ce que j'ai par ailleurs nommé pompeusement le salon de lecture. C'est une pièce pas très grande, sobrement meublée

d'une commode, un fauteuil Louis XVI ayant appartenu à feu mon grand père paternel, un guéridon où sont entreposés quelques volumes ainsi qu'un bouquet de roses blanches disposées dans un vase qui m'est très cher puisque c'est le premier cadeau de mon défunt mari. Cela peut paraître insolite d'offrir un tel présent à une jeune fille à qui l'on fait la cour, mais il avait ajouté aussitôt me l'avoir offert, « il sera de mon devoir de le remplir régulièrement de belles roses blanches, et j'acquitterai cette obligation avec le plus sincère dévouement accompagné d'un immense plaisir ».

Je referme cette singulière trouvaille et essaye d'en connaître le titre et le nom de l'auteur. J'ai beau le tourner en tous sens, cet ouvrage est aussi mystérieux que sa découverte est incongrue. Qui a bien pu l'oublier ici, sur ce banc? Ce n'est pas un vulgaire livre de poche corné aux encoignures, le présent livre arbore une fière couverture de cuir souple, très agréable au toucher, le grain du papier est de bonne qualité. Rien à voir avec ces best-sellers qu'on imprime à la chaîne. Ce bouquin a été fabriqué selon les règles de l'art. Avant de contenir peut-être un chef d'œuvre ou tout simplement une romance pour midinette, son apparence me séduit si bien que je n'hésite pas à l'emporter pour le plaisir de pouvoir le

découvrir dans mon salon de lecture, plus confortablement installée que sur ce banc. Je ne sais pas quelle mouche m'a piquée car je tiens à préciser que je ne suis pas quelqu'un enclin à s'emparer du bien d'autrui, ne serait-ce que d'un modeste livre oublié dans un parc, voire abandonné sur un banc public.

Dans la voiture que Maurice pilote paisiblement et agilement parmi l'intense circulation de cette fin d'après-midi, je peux sentir la présence de cet intrus sous la paume de ma main droite. Je tourne et retourne l'objet littéraire entre mes doigts et je vois bien à quelques coups d'œil furtifs de Maurice dans le rétroviseur intérieur que cela l'intrigue. Sa bonne éducation et sa politesse l'empêchent de me demander ouvertement des précisions aussi ai-je pitié de sa curiosité et j'engage moi-même la conversation en indiquant le volume, sa découverte sur le banc dans le jardin du Luxembourg, un oubli sans doute. Peut-être un oubli volontaire me répond-il. Je lui demande de s'expliquer et il me parle d'un article qu'il a parcouru récemment sur cette nouvelle mode de partage d'œuvres littéraires. On choisit un livre que l'on a aimé et on le laisse ensuite dans des endroits publics, un café, une station de métro, un square par exemple afin que d'autres lecteurs en profitent. Je lui fais remarquer en brandissant la belle couverture de cuir

bordeaux qu'on abandonne peut-être un simple livre de poche mais pas un tel volume. Il ne semble pas convaincu et je dois avouer que moi non plus à la réflexion.

Je ne me précipite pas sur l'ouvrage une fois rentrée et j'attends d'avoir diné, toujours quelque chose de léger et raffiné le soir, une bisque de homard et quelques fruits de mer par exemple. Lorsque Barbara débarrasse les reliefs de la table, je me retire dans mon salon de lecture bien qu'il soit plus agréable d'y lire en pleine journée, une grande fenêtre permettant à la lumière naturelle d'inonder la pièce. Ce soir, c'est au seul éclairage jaunâtre d'une applique que j'ouvre l'intrigant livre. Que contient-il? Un roman oublié du XVIIIème comme je les affectionne, un pamphlet anarchiste mal écrit, une insipide histoire d'amour pour ménagère en mal de romantisme ou un roman de gare américain mal traduit? Bien entendu, pas la moindre indication sur l'auteur, l'année de parution, un numéro d'impression quelconque, rien. Juste une page vierge, puis le texte débute sans préambule.

*Les années étaient passées, longues et déchirantes, dévoilant leur quota de petits bonheurs et de tristes épreuves qu'elle avait franchi comme une caravane traverse l'immensité du désert avec cette résolution propre aux grands esprits, aux gens non pas*

*obstinés mais sûrs de leur destiné que rien ni personne ne pourrait faire dévier de leur chemin. Si les saisons s'étaient enfilées tel un gigantesque chapelet de mois et de semaines, le temps n'avait pas de prise sur elle, à peine saisissait-elle quelques rides dans son miroir, remarquait la blancheur de ses cheveux et un ralentissement dans ses pas. Elle était restée jeune et fraîche dans sa tête, mais ne supportait que difficilement le monde qui l'entourait, ne le comprenant plus. Tous ses repères s'effaçaient comme la délicate brume de Juin sous les assauts du soleil levant.*

Intéressant. D'une part il y a une sorte de délicatesse dans le style, une élégance qu'on ne rencontre plus guère dans les romans contemporains où chacun malmène la syntaxe en croyant inventer son propre style et cela s'améliorait au fil des pages. Ensuite, sur le fond, c'est tout bonnement intrigant car on aurait dit que le texte a été écrit spécialement à mon intention, à la façon dont certains scribes modernes vous proposent après un long entretien sur votre vie et vos origines de mettre en page votre propre histoire dans un style journalistique qui enlève toute singularité à un texte pourtant souhaité on ne peut plus personnel.

Il est question ici d'une vieille dame désabusée



par un monde qui va bien trop vite pour elle, un monde devenu incompréhensible dans lequel elle ne se sent plus chez elle, une étrangère dans sa propre maison, un peu aigrie par endroits, le charme des bons romans étant d'égratigner légèrement son héros, et qui se sent exclue d'une société qui ne vénère que la jeunesse, la santé, la vitesse, la performance. On n'a du respect pour les personnes âgées uniquement parce qu'elles constituent un réel marché commercial, un pouvoir d'achat que messieurs les publicitaires ont bien compris voici quelques années. Vous n'existez tant que vous consommez.

Au fil des pages, cette dame va s'apercevoir que tout ce monde qui tourne si mal, qui va on ne sait où mais à une vitesse affolante, ces gens répugnants, impertinents, médiocres, grossiers, toutes ces existences qui semblent lui dégouter de la vie ne sont que les projections qu'elle effectue de ses propres sentiments. Acariâtre et atrabilaire, elle finit par se rendre compte que la mesquinerie du monde qui l'entoure n'est que le reflet de sa propre intransigeance. Dès lors, un déclic se produit suite à une scène rocambolesque. Elle va, petit à petit, changer de position sur ses rapports aux autres, faire preuve davantage d'altruisme et de philanthropie. Tout ce que l'on donne, on finit tôt ou tard par le recevoir.

Je terminai le livre le soir même, me répétant encore les belles phrases lues au fil des pages, me baignant dans le charme des mots savamment choisis tout en étant déroutée quant au sujet. Je m'étais identifiée parfaitement à l'héroïne qui, il faut l'avouer, me ressemblait étrangement. Et, page après page, je voyais surgir tous mes défauts, l'un après l'autre, je me rendais compte de mes erreurs, rien ne m'était épargné. La liste exhaustive de mes travers était passée au peigne fin, étalée, disséquée, observée par un regard sans concession. La subtilité du texte rendait la critique plus fine, comme si je me faisais mes propres remontrances et non le livre. Un autre moi, plus lucide, plus perspicace, qui exhumait mes défauts sans me les lancer à la figure, mais en les disposant à portée de regard, de pensée, une façon subliminale afin que je me rende compte en douceur de mes erreurs de jugement, mes fautes de comportement.

Je ressortais de cette histoire certes l'esprit en ébullition, ravie du plaisir de la lecture, mais également et profondément mal à l'aise. Quelque chose se réveillait en moi. Et si je m'étais trompée? Si je m'étais moi-même enfermée dans une cage aux miroirs déformants? Si je ne voyais plus le monde qu'au travers d'un esprit acariâtre et égoïste? Si

ce n'était pas le monde qui me tournait le dos,  
mais bien moi qui m'en écartait sciemment?

## 6. PIERRICK MONTAINE

Bonjour. Je me nomme Montaine, Pierrick Montaine. Conseiller financier. Salaire : 170 K€ annuel. Mercédès de fonction, loft de 120 m<sup>2</sup> sur la rive gauche. Costume Armani bleu nuit, chaussures Winston en cuir retourné. Ecran plat LCD 45 pouces avec lecteur Blue Ray intégré. Installation pro-logic version 4.0 à commande vocale intégrale. Collection de 3000 DVD essentiellement films d'action asiatiques. 365 cravates dans mon dressing room, une par jour. De toute façon, j'aurai tout changé d'ici l'année prochaine. Ma vraie passion, c'est l'argent. En faire gagner à mes clients et me servir au passage. Pas le temps de prendre des vacances ou même de partir en weekend. Mes diners sont des diners d'affaire, mes déjeuners des séances de travail. J'aime les bons plats, je ne rechigne pas à une bonne bouteille, mais jamais seul. J'ai un carnet d'adresse rempli à craquer. Des relations professionnelles. Quelques amis. Et une quantité sans limite de jeunes et jolies femmes qui se donnent sans retenue lorsque je les sollicite. Les femmes adorent l'argent, ne me

dites pas le contraire. D'ailleurs tout le monde aime le fric. Ceux qui avouent le contraire sont les plus névrosés. Ce n'est qu'une question de prix. Oui, tout s'achète. Les Chinois l'ont bien compris et c'est pour cela qu'il vont dominer le prochain siècle. Jusqu'à ce qu'ils trouvent leur maitres, encore plus cyniques, encore plus performants. Car c'est une réalité : le monde est une jungle. Pire : une jungle sans règle, exceptée celle du billet vert. Malgré l'Euro, les échanges se font toujours en dollar. Dernier privilège de la vieillissante Amérique.

Ce n'est pas du cynisme mais la pure vérité : le monde ne tourne que par et pour l'argent. On n'a pas trouvé mieux comme système et c'est pour ça qu'il perdure, n'en déplaie aux grincheux de tout poil, aux rebelles d'un système qui les nourrit, aux révolutionnaires en herbe. La génération de mai 68 l'a bien assimilé : après avoir fait la révolution, leur révolution, ils sont rentrés bien sagement dans le moule, devenus des suppôts du système bien au-delà de ceux qu'ils ont combattus. Attention! Je ne fais pas de politique. Je n'ai même jamais voté. Ma seule religion c'est l'argent. La politique c'est magouille et compagnie alors que le monde de la finance a ses règles. Simplement ce ne sont pas les mêmes que celles du code de la route.

J'ai compris très tôt que j'avais ça dans le sang.

A six ans, j'avais réussi à échanger mon sac de billes contre le skateboard d'un camarade de récréation. Très vite, la planche s'était transformée en vélo. Le secret réside là : ne jamais s'endormir sur un gain. Toujours remettre la mise.

Un million d'euros ne rend pas heureux, il permet simplement d'en gagner deux. Combien de joueurs de Loto en ont fait l'amère expérience. Il n'est pas bon d'accorder de trop fortes sommes à ceux qui ne savent pas les utiliser. On ne confie pas un avion de chasse à n'importe qui. Comme le feu, l'argent doit être maîtrisé. Ceux qui ne savent pas sont vite submergés, avalés, engloutis. On ne combat pas l'argent, n'en déplaise à Karl Marx. On peut stopper un fleuve, assécher un océan, mais jamais arrêter la rotation de la terre.

La puissance de l'argent est comparable au mouvement des planètes. Il suffit de savoir monter sur le manège et surtout, ne pas avoir de tournis.

Je ne vais pas rentrer dans les détails de mon travail. Ca n'intéresse personne. Simplement il faut savoir que la bourse ne s'arrête jamais. Lorsque celle de Paris ferme, celle de New-York bat son plein tandis que Tokyo s'apprête à ouvrir. De toute façon, depuis internet, les marchés mondiaux ne dorment plus. Même quand vous vous assoupissez, l'argent continue

de travailler. Car tout est virtuel dans ce monde. L'argent ne reste jamais à la même place. C'est un flux électrique. Toujours présent sans être là. Je n'ai pas d'horaires. Pas de weekend, pas de vacances. Qu'est-ce que j'en ferais? La finance est toute ma vie. Je n'ai décroché tous ces examens qu'à la seule fin de pouvoir vivre dans ce monde-ci. Mes parents, d'abord fiers de la réussite de leur fils, ne me comprennent plus aujourd'hui. Ils ont encore des idées vieilles de plusieurs siècles qui circulent dans leur tête. On dirait qu'ils me reprochent ce que je suis devenu : un gagnant. Tant que l'argent en était absent, ils m'applaudissaient dans mes succès d'étude. Ils savaient pourtant bien qu'on ne s'engage pas dans des études d'économie pour devenir philosophe. Ils me donnent l'impression d'un coach qui serait fier de son poulain lors de l'entraînement mais qui lui reprocherait ensuite de gagner des médailles.

Je n'ai pas l'habitude de me promener dans les parcs. La verdure me met mal à l'aise. Je suis allergique à la chlorophylle. Le chant des oiseaux me tape sur les nerfs, je leur préfère le crépitement des imprimantes annonçant le résultat du CAC40. La campagne n'est qu'un prétexte pour que les écolos fassent parler d'eux et que les bobos aillent crotter leur Nike

à 500 euros la paire dans un pitoyable footing. L'homme moderne n'a pas besoin de la nature. Il l'a domestiqué, en a fait un joli petit jardin pour poètes et rêveurs, pas pour ceux qui font tourner le monde.

Pourtant je suis en train d'arpenter les allées du Luxembourg sur les coups de midi, kit de connexion sans fil à l'oreille, en communication simultanément avec Tokyo et Munich. Je déambule en passant des ordres. C'est bien aussi de profiter du soleil. Rien ne vaut une bonne séance d'UV mais on ne va pas faire la fine bouche.

Je m'assois sur un banc afin de noter deux trois trucs sur ma tablette qui ne me quitte plus. Cet objet semble avoir été conçu pour les traders dans mon genre. Simple, efficace, rapide. Tandis que je pianote, je remarque posé à côté de moi un objet rectangulaire, couvert de cuir couleur vin. Je finis de passer mes ordres et, d'une main, je me saisis du bouquin. Pas de titre. Ni sur la couverture, ni à l'intérieur. Juste une page de garde et un texte s'étalant sur des dizaines de pages.

Je ne suis pas un fêru de lecture. Je lui préfère cent fois le cinéma. Et pas n'importe lequel. Les films français qui se masturbent le cerveau à longueur de plans interminables, ça va! Faut que ça bouge! En la matière les Coréens, les Japonais, les Chinois ont tout compris. La



finance va avec le cinéma. Les pays qui dominant l'un, excellent dans l'autre.

Je ne sais pas ce qui m'a pris mais j'ai empoché le livre, sans y prêter plus d'attention. Une force inconnue m'avait poussé à commettre un acte qui n'est pas dans ma nature. Nous ne sommes pas des voleurs, juste des opportunistes. Tout ce que nous faisons est totalement légal, contrôlé plus que vous ne le pensez. Assis sur ce banc, j'ai eu un réflexe animal. Cette même force qui oblige les assassins à passer à l'acte. Je ne me suis même pas demandé pourquoi il trainait là, quel était son propriétaire.

Rentré dans mon appartement, je me suis servi un bon scotch. Encore une journée fructueuse. Par ces temps de crise, manier l'argent devient un art. Pour ceux qui ont déjà pratiqué la voile, c'est comme naviguer par gros temps. Plus le risque est important, plus la satisfaction de dominer les éléments est forte. Les turbulences obligent à donner le meilleur de soi-même, à aller au bout de son talent. J'aime ça. En fait, la crise n'est qu'un prétexte aux faibles pour ne pas s'avouer leur incompetence, leur impuissance, leurs incapacités.

Bref, je n'étais pas mécontent de ma journée, j'étais fatigué et puisque aucune de mes jolies jeunes femmes n'était prévu au programme, j'allais me coucher lorsque je sentis un objet

rectangulaire dans la poche de ma veste. Je l'avais presque oublié.

## 7. LE LIVRE

Davantage intrigué par ma réaction sur ce banc que par le livre lui-même, je commençai à lire en diagonale.

Il n'y avait aucun signe de reconnaissance, pas de titre, pas d'auteur, même pas un éditeur et je pensai immédiatement à ces livres qu'on peut imprimer soi-même. J'avais déjà vu cette machine dans une librairie à Londres. Vous commandiez n'importe quel titre et cette énorme photocopieuse vous sortait un exemplaire de poche en dix minutes. Nul empêchait n'importe quel écrivain en herbe de proposer son propre manuscrit à la machine à fabriquer des livres. Je pensai donc avoir à faire à un torchon mal écrit où sur deux cents pages l'auteur qui se prenait pour Proust allait divaguer sur sa vie, ses rapports conflictuels avec son père ou était-ce un essai sur les vertus thérapeutiques de la pêche à la mouche en eau douce, ou encore un recueil de poésie à la noix. Déjà que les auteurs réputés m'ennuient. J'allais survoler dix pages et puis j'en profiterais pour récupérer du sommeil en retard.

*Le monde n'est qu'une gigantesque compétition à ses yeux. Son cœur une calculatrice. Sa devise : si tu t'arrêtes, tu recules. La vie sourit aux gagnants. Le premier de la classe n'est chahuté par ses petits camarades que le temps du collège, ensuite il est respecté. J'assume ce portrait que l'on fait souvent de moi. Il n'y a pas de place ici pour ceux qui se plaignent.*

Je ne récupérai rien du tout. Vers deux heures du matin, je me levais boire un verre d'eau. La tête embrouillée et les jambes lourdes à ne pas savoir qu'en faire. Trop fatigué pour sortir, pas assez pour pouvoir m'endormir du sommeil du juste. Les premières lignes, lues avec le détachement propre à ceux qui ne croient en rien, pas même en leur existence, m'avaient interloqué. Le personnage principal me ressemblait à un point dont je ne pouvais pas penser qu'il fut sorti du cerveau foisonnant d'un auteur à la petite semaine. L'auteur avait forcément rencontré son personnage. Peut être travaillait-il lui-même dans la finance, racontait-il sa propre histoire, ses doutes et son mal être. Certains détails significatifs étaient troublants.

A trois heures, je sortis quelques minutes sur mon balcon, examinant la nuit parisienne parfaitement calme. Une légère brise me fit

frissonner mais je restais en t-shirt à scruter un invisible horizon. Les lumières de la ville scintillaient comme la flamme d'une bougie dans un courant d'air. Je connaissais parfaitement l'explication scientifique de ce phénomène mais, cette nuit, je ne pouvais empêcher un sentiment surnaturel envahir mon esprit. J'imaginai chaque lueur correspondant à une âme tourmentée, à un esprit qui veille, ne pouvant trouver le sommeil réparateur. Une voie lactée citadine qui symbolisait les doutes et les peurs de ses occupants. Plus le scintillement était accentué, plus l'âme souffrait. Plus l'éclat était intense, plus l'âme était noire en elle-même, ayant de lourds reproches à se faire.

J'étais l'une de ces lumières.

Il était bientôt quatre heures et je faisais les cent pas dans l'unique pièce de mon loft, avant de reprendre la lecture. Je m'étais laissé piéger. Impossible de se défaire de ces lignes.

N'ayant pas l'habitude de lire, emporté par l'histoire, je ne pouvais plus me contenter de survoler simplement les mots, car ils avaient chacun leur importance. Je déchiffrais. C'était parfaitement incroyable. Je ne suis pas assez calé en littérature pour affirmer si ce texte était bien écrit, si j'étais en train de lire un chef d'œuvre mais tout cela me passionnait. Chaque phrase achevée provoquait une nouvelle pensée

sur ma vie, sur mon parcours. Et, au fil des pages, je perdais peu à peu de mon assurance. Comme lors d'une conversation où votre interlocuteur vous assène vérités sur vérités à l'aide d'arguments imparables, démontant toute votre logique, ruinant votre aplomb. Mes certitudes s'effondraient, lentement, l'une après l'autre. Je pensais alors à un champion de tir lors d'un biathlon par exemple, dégommant systématiquement chaque cible, avec une précision chirurgicale rendue possible par l'immense calme qui l'enveloppait. Une machine que rien ni personne ne peut arrêter. Jamais on ne m'avait affronté de cette manière. Je ne fréquentais qu'une foule armée des mêmes armes que moi, je baignais dans un milieu qui partageait les mêmes idées, à la lettre. Les rares fois où je rencontrais un opposant à mon système, il n'avait pas l'intelligence pour résister à la toute puissance de mon raisonnement, à la vigueur de mes convictions ancrées profondément dans mon esprit et dans mon cœur, jusqu'aux moindres terminaisons nerveuses de la pulpe de mes doigts.

Cela me prit toute la nuit. Lorsque le jour pointa, je sirotais un mauvais café en terminant les dernières pages de cet étrange bouquin. Il parlait de ma vie, de moi. Pire : il m'accusait. En y mettant les formes. Avec pertinence, pas

simplement un pamphlet contre le monde de la finance et des banquiers. Mieux que cela : il ne se contentait pas de brosser un portrait sans concession d'un univers sans foi ni loi, celui-là même dans lequel j'étais comme un poisson dans l'eau, il me faisait comprendre qu'un autre monde était possible.

Un simple et banal accident de la route. Simple et banal lorsqu'il s'agit des autres, de ces faits divers qu'on n'écoute que d'une oreille distraite, que l'on ne voit même plus tellement ils sont si quotidiens. Mais une catastrophe, un cataclysme lorsqu'il nous touche directement. Le héros frôle la mort et n'est plus rattaché à la vie que par un fauteuil roulant. Ce qui aurait dû l'anéantir va lui donner une nouvelle force. Il va remettre en cause toute sa vie d'avant comme si son incapacité musculaire lui avait redonné la vue, comme si sa paralysie débloquent quelque chose d'unique au plus profond de son cœur.

Je me rendais compte que quelque chose ne tournait pas rond dans mon existence. Comme un petit grain de sable coincé dans les rouages de la toute puissante machine, un petit caillou que l'on traîne dans sa chaussure et qui nous empêche d'avancer. Sauf que là, le petit caillou qui gênait ne naviguait pas simplement dans ma chaussure.

Je devais me remettre en question.

## 8. JO

Bonjour ma p'tite dame. Un déca comme d'habitude?

Et pour le Monsieur, ce sera? Un ballon. Très bien.

Oui, oui, j'arrive!

Tu penseras à appeler Martineau pour annuler, hein?

Non, je regrette, je n'ai plus de Perrier. Une Badoit, ça va?

Pas le temps de s'ennuyer derrière le comptoir, tu peux me croire. Vingt ans que je traîne mes savates derrière ce zinc. Putain, ça fait un bail, hein? J'en ai vu passer des zozos, je peux te dire. Quoi? Des femmes aussi, bien sûr. Mais faut avouer qu'ici c'est plutôt un endroit d'hommes, hein?

L'enseigne? Sais pas. C'était déjà « la marée montante » quand j'ai repris le troquet à un vieil ivrogne. Tu parles! Le grand-père, fallait voir comme il éclusait, le pochtron. Je crois bien qu'il accompagnait tous ses clients. Ca ne pouvait pas durer. Ouais. Y'a des règles dans ce taf.



Un : toujours être courtois. Ferme, mais courtois.

Deux : ne jamais boire avec le client, même lorsqu'il offre sa tournée. Sinon tu t'en sors pas. Elémentaire.

Trois : ne jamais, je dis bien JAMAIS avoir d'aventure avec une nana. Tu vois je suis un peu comme un psy ou tout ces trucs là, des mecs qui t'observent le cerveau. Hé bien j'ai lu kekpart qu'ils ne devaient jamais s'allonger sur le divan avec leur cliente, sinon c'est foutu. Ici, c'est pareil.

Si tu suis ces règles de base, y'a pas de problème.

Non, tous les jours. Je suis ouvert sept jours sur sept. Tiens, ça me fait penser à un truc que j'avais lu sur les murs décrépits de toilettes vraiment dégueu, pas comme ici, hein? T'as qu'à aller voir! Je tiens à ce qu'ils soient nickel mes endroits. C'est la réputation du bar, tu comprends?

Hein, quoi? Ah ouais! Hé bien, un gugusse avait écrit avec plein de fautes d'orthographe. Putain, je ne supporte pas ça, moi. Le manque de respect envers sa langue maternelle. C'est comme si tu insultais ta propre mère. Quand je vois des mecs qui ont fait des études jusqu'à la moitié de leur vie se planter sur un participe passé, ça me fout en rogne. J'ai pas le bac, moi! Hé bien, tu peux me croire, je fais zéro faute à

la dictée de Pivot. Et on peut dire que c'est pas une promenade de santé son texte à Pivot! Putain, le salaud! C'est plein d'embrouilles de mots compliqués et d'accords à la con. Je te jure!

Ouais, bon. Ce qu'il y avait d'écrit où ça?

Merde, j'ai perdu le fil. Pourtant tu sais, je peux prendre cinquante commandes pour cinquante clients différents et je me plante jamais! C'est un truc que j'ai. Ah , ah! Secret professionnel mon vieux.

Enfin, ben je suis là tous les jours, de sept heures jusqu'au soir mon pote. C'est plus une vie, c'est un sacerdoce. Un jour, un curé est entré dans le bar et....

Ca y est! Ca me revient la phrase du mec aux cabinets. C'était marqué : les magasins ouverts sept jours sur sept et 24 heures sur 24 ont-ils besoin d'une serrure et d'une grille?

Y'a des mecs, je te jure. Je sais pas où ils vont chercher tout ça. Et là, je te parle de gars qui n'ont pas fait d'études, eux. Pas comme ces politiques qui font les beaux à la télé. Parce qu'ici, des députés et des ministres t'en verra jamais.

La marée montante? Je sais pas. Surement un ancien marin qui avait la nostalgie de la mer. Un troquet avec une ancre comme enseigne et un blase pareil en plein vingtième arrondissement, tu me diras...

Quoi? Le tableau? Ah, ça, c'est ma touche personnelle comme qui dirait. Oh non! Je l'ai trouvé aux puces, je serais bien incapable de barbouiller quoi que ce soit. Déjà que j'ai du mal à refaire les peintures chez moi.

Parfois, quand le bar est vide en plein après midi ou sur le coup de neuf heures le matin, je jette un œil sur la toile, m'imaginant allongé dans un hamac tendu entre deux cocotiers. Sinon, j'ai jamais le temps de m'ennuyer tu peux me croire. Au milieu de la matinée, les habitués de la première heure sont partis bosser et ceux qui squattent ici viennent plutôt vers dix heures. Ca recommence l'après midi, vers trois heures, mais j'ai jamais vu le café vide. Y'a pas mal de chômeurs dans le lot. Si c'est pas malheureux, ça! Un pays comme le notre, qui laisse des milliers de mecs sur le bord de la route. Enfin, c'est comme ça. Et ceux qui viennent boire leur RMI ou comment ça s'appelle maintenant. Bien souvent, j'oublie volontairement un ou deux calva sur leur addition, j'vais pas les saigner putain. Ca, gagner ma vie sur la pauvreté des autres, jamais. Et pourtant tu vois, c'est bien comme ça que tourne le monde : une infime quantité de gros richards qui se payent sur les petites gens. Je ne peux pas leur en vouloir, ils n'ont plus que ça. Non, non, je parle des laissés pour compte qui atterrissent dans mon troquet, pas

des nantis. Et puis, ils voient du monde, ça les change de leur train-train quotidien entre leur femme qui leur reproche sans vraiment en avoir l'air de ne pas trouver de taf et leur pointage au pôle emploi. Parce que ça défile ici! Je sais pas si c'est l'enseigne qui veut ça, mais c'est un vrai bar de port, tu peux me croire. Sauf qu'il n'y a pas que des marins qui s'échouent un moment au comptoir. Ca vient de partout. Ca cause dans toutes les langues. J'y entrave que dalle la plupart du temps, mais tant que l'homme sera homme, on se comprendra toujours pour ce qui est de la bibine. Bon, des fois, ils me demandent un cognac et je leur sers un whiskey, mais ça n'a pas l'air de les déranger. Le langage de l'alcool est universel mon pote.

Du coup, à voir défiler le monde entier dans mon antre, je me suis mis à rêver à des destinations où j'irai jamais. Ce tableau, je l'ai aperçu trainant par terre aux puces de St Ouen. Ce jour là, j'avais un cafard monstre et je l'ai pris sous le bras et l'ai installé ici, derrière le comptoir. Des fois, un gars le fixe de ses yeux avinés et croit y voir un paysage qu'il a connu lors de ses voyages. Parce que ça cause, ici!

Pas toujours en bon français, mais ce que je ne pipe pas, je l'imagine. Du coup, moi qui suis né à la Garenne Colombe, qui n'ai jamais quitté Paname, juste un petit tour en banlieue visiter

une vieille tante, me voilà piqué du virus des grands voyages.

Tu connais Blondin? Mais non, abruti! C'est pas un client, quoique ça m'aurait pas déplu de l'avoir connu ce mec. C'est un griffonneur. Encore une race à part, ceux là. J'en ai eu quelques uns parmi les habitués. Ils s'installent à une table et n'en bougent pas de toute la journée. Je sais pas comment ils font, y vont même pas pisser un coup. Faut dire qu'ils écluent davantage de calva que de bière. Il peut faire trente à l'ombre, ils ont toujours une écharpe autour du cou. Bref, ils sortent alors un carnet, un vieux cahier ou de simples feuilles froissées et vas-y que je te gribouille. Je les regarde du coin de l'œil. Parfois, ils s'arrêtent, lèvent le nez mais ne me voient pas. Ils ne voient personne dans ces moments là, ils ont l'air de regarder à l'intérieur d'eux-mêmes. Tu vois le truc? Ils cherchent l'inspiration, voilà tout. Et ça marche. Ils repartent, la main courant sur le papier comme pour un marathon. Du coup, je les surnomme les marathoniens du papier.

Où j'en étais moi? Ah oui, Blondin! Le pauvre gars, il est plus de ce monde. Mais il a laissé quelques feuillets derrière lui et tu peux me croire, ça casse les barreaux de chaise, même des tabourets. Non, je rigole, t'as déjà vu des tabourets avec un dossier, toi? Bref, un beau

jour j'ai lu un truc qui s'appelait « un singe en hiver ». Va pas croire que c'est encore une connerie d'écolo en manque de verdure, non, rien à voir. Ca parle de pochtrons comme j'en rencontre tous les jours et surtout, c'est ça qui est beau, de leur envie d'ailleurs. Cette envie, c'est à force de côtoyer ces voyageurs qui entrent dans mon café que je l'ai eue, moi qui n'ai jamais vraiment dépassé la porte d'Auteuil ou celle d'Orléans. A entendre tous ces accents, ces histoires du bout du monde, ces récits de voyage, de vadrouille, le virus m'a piqué. Alors, un matin, j'ai installé le tableau. Les deux ou trois habitués m'ont aidé à le fixer bien droit en me demandant le pourquoi du comment. Je ne savais pas trop quoi leur répondre. Une envie, ça ne s'explique pas. Le savais-je moi-même?

Alors, quand c'est calme dans la salle, je m'accoude au zinc et je regarde ce paysage où je n'irai jamais, peut-être même qu'il n'existe que dans la tête du barbouilleur qui l'a peint. Je regarde les couleurs, ces palmiers, cette plage, l'eau turquoise d'une mer paisible, ces nuages rassurants pas comme ceux qui nous amènent toute cette saloperie de flotte, je contemple le tableau et je m'imagine tel Robinson au bout du monde sur une île où il fait chaud toute l'année.

Maintenant, quand un client vient de loin, je

m'arrange pour le faire parler, sans en avoir l'air. Qu'il me raconte d'où il vient, la couleur du ciel, l'ambiance, tout quoi! Les métropoles d'Amérique du Sud, la jungle sud-asiatique, les déserts d'Afrique, les marchés aux épices, les longues traversées en rafiote. Ah ça, je ne supporte pas l'avion. Ce machin là, c'est tout juste bon à transporter des banquiers qui n'ont pas une minute à eux. Le mec qui a inventé de quoi voler n'aimait pas les hommes, n'aimait pas la vie. Un bateau, même si c'est pas un vrai voilier avec un mat et toute la voilure, les grincements de bois, le pont qui reçoit les lames, tout le bastringue quoi, ça vit. Tandis qu'un avion, un tube d'acier, ça fait un raffut pas possible, ça rend les gens qui l'empruntent plus cons. Je parle par expérience. Non, moi je suis jamais monté dans ces machins là. Je constate que les clients qui voyagent en avion ont toujours moins de choses à dire que les autres. Ils sont trop pressés. Je ne sais pas où ils vont, peut-être ne le savent-ils pas eux-mêmes, mais ils y vont ventre à terre, de peur de rater quelque chose sûrement. Et dans cette précipitation, ils passent à côté de leur vie. Non, vraiment tu peux me croire, l'avion stresse et le bateau détend.

## 9. LE LIVRE

Donc, je suis devenu accro aux récits du bout du monde. J'ai commencé à ouvrir quelques bouquins aussi, le « singe en hiver » donnait des signes de faiblesse, les pages s'envolaient, et je commençais à connaître les chapitres par cœur. C'est fou ce qu'on peut apprendre dans un livre! Comme on peut voyager sans lever le cul de son fauteuil.

Alors quand j'ai repéré le bouquin laissé sur la table en voulant la débarrasser, d'abord je suis sorti sur le trottoir, mais le gars qui l'avait oublié avait déjà tourné le coin de la rue. Peut-être l'avait-il laissé là consciemment, comme on jette une bouteille à la mer, à la différence près qu'une bouteille c'est pour demander de l'aide alors qu'un bouquin ce serait plutôt en offrir.

Je n'avais jamais vu ce type auparavant. Un grand dadais roux avec des paluches immenses que s'il t'en colle une, t'es bon pour les urgences mon pote. Bref, peu de chance que je le revoie jamais, ce gonze. J'ai débarrassé le verre de demi qu'il avait commandé timidement, je me souviens qu'il avait plus



chuchoté que asséné vraiment l'ordre. Mais ce n'était pas une timidité de celui qui n'a pas confiance en soi, plutôt la discrétion qu'adopte celui qui évolue dans un milieu qu'il ne connaît pas, qui n'est pas le sien. J'avais bien senti que ce gars n'avait rien à voir avec un chômeur ou un gagne petit. Il avait une aisance naturelle, il se tenait droit mais sans ostentation. Y'aurait à dire là-dessus, sur la façon dont les gens ont de passer une commande dans un café. Ouais, une vraie étude sociologique, si ça peut intéresser un étudiant. J'arrive déjà à cerner grosso modo la personnalité du client rien qu'à la manière qu'il a de commander sa boisson. Je peux te dire ce qu'il fait dans la vie sans me planter de beaucoup, s'il est banquier, maçon ou bien voyageur. L'intonation qu'il met dans son ordre, la façon qu'il a de placer sa voix, la position de son corps, son comportement dès qu'il met un pied dans le café, son rapport aux objets, la table qu'il choisit, sa manière de tirer la chaise, de la replacer quand il s'en va ou de la laisser en désordre. S'il s'accoude au comptoir, comment il l'utilise. Certains n'osent pas toucher le zinc de peur sans doute de se salir alors que mon zinc, mon pote, il est clean de chez clean. Ca brille et ça étincelle. Obligé. Le comptoir, c'est mon enseigne intérieure si tu vois ce que je veux dire. C'est ça, le quatrième point : toujours bichonner son zinc comme une

voiture de collection.

Bref, un gars sûr de lui, habitué à commander les hommes, va asséner sa commande avec une autorité naturelle, sans forcer, tandis que le gus frustré et voulant faire le beau devant ses amis (il sera différent s'il vient tout seul), forcera sa voix afin d'y trouver une autorité qu'il n'a pas. Il y a aussi une différence entre le timide qui n'ose pas s'adresser directement de pleine voix et le discret qui parle bas sans affectation car c'est sa vraie nature.

J'ai donc empoché le bouquin. Dans le fameux creux du début d'après midi où ne traînent qu'une poignée d'habitues à taper le carton autour d'une table dans le fond, à l'abri de la lumière, j'ai ouvert le livre. Pas un titre, pas un auteur, rien. Juste une page blanche et puis le texte, sans chichi. C'était pour le moins singulier comme présentation, non? Le bonhomme qui l'avait oublié avait un air scandinave même s'il causait sans accent. Enfin, causer. M'a juste murmuré un demi s'il vous plait et en guise d'adieu, un mouvement de tête qui pouvait dire vingt choses à la fois. Parce que tu comprends, il y a ce que le client te demande et il y a toute une foison de choses qui ne sont pas dites, justes suggérées, sous-entendues, qu'il faut deviner, sinon... C'est ce qui fait toute la différence entre un bon garçon de café et un mauvais barman.

Bref, j'ai commencé le premier chapitre.

C'est un petit appartement faisant angle au premier. Une chambre plus exactement. Deux grandes fenêtres perpendiculaires l'une à l'autre, laissant entrer une lumière juste atténuée par d'épais rideaux de velours pourpre. Enfin, pourpres, ils le sont restés à l'intérieur, mais la face baignée par le soleil et surtout la lune, s'est délitée en un mauve rosé.

C'est très haut de plafond et difficile à chauffer malgré le peu d'espace. A l'origine, un immeuble bourgeois comme il en existe tant dans ce quartier du XXème arrondissement; tout l'étage faisait l'objet d'un gigantesque logement qui, suite à de nombreuses successions difficiles a été morcelé en plusieurs chambrettes et petits studios.

C'est là que Jo vit. Il n'a qu'un escalier à grimper pour aller chez lui, triste constat pour l'aventurier imaginaire qu'il n'a jamais cessé d'être.

Après avoir descendu le rideau de fer dans un fracas ressemblant à un torrent charriant des boulons puis fermé la porte vitrée à deux battants, il se cuisine une collation légère pour le soir, attrape une bonne bouteille et monte se réfugier chez lui. Il est généralement vingt et une heures.

Jo n'est bien évidemment pas son vrai nom. Un diminutif de Georges? Un surnom donné par un client et repris par d'autres? Une identité nouvelle qu'il s'est attribué, n'ayant aucune famille? Peu importe. C'est Jo le barman du petit café faisant l'angle de la rue des Amandiers. Voilà.

Jo n'a pas la télé. Jo pense que la télé empêche de penser justement. Quand on lui fait remarquer que maintenant il y a des chaînes proposant des images du bout du monde, le voyage par procuration, il répond qu'il préfère ses atlas.

Par atlas, Jo entend les trois bouquins de photos d'expéditions autour de la planète qui traînent sur un coin de bureau dans sa petite chambre. Parfois, avant de s'endormir dans son lit étroit, il feuillette quelques pages. Il part. Il est déjà loin. La tête sous le soleil des tropiques. L'esprit perdu sur une île déserte. En train de marcher dans les déserts les plus arides. Bien souvent Jo s'endort ainsi.

Et puis il y a aussi ces grandes affiches glanées dans différentes agences de voyage du quartier. Sur l'une d'elle, punaisée sur tout un pan de mur, on y voit une mer quasi transparente, des tons d'émeraude émergeant au large. Une plage de sable blanc d'où apparaissent quelques coquillages, un tronc poli par les marées. Et puis une rangée d'arbres exotiques dont Jo ne

sait pas le nom. Il parle de palmiers mais en réalité ce ne sont pas des palmiers. Avant de sombrer dans le sommeil, Jo s'imagine autour d'un feu où il fait griller sa pêche du jour : un beau mérrou.

Ce soir, Jo ne s'est pas préparé un quelconque diner dans la petite cuisine du bar où il confectionne chaque fin de matinée une trentaine d'assiettes chaudes, le casse-croûte des habitués. Il est monté directement dans sa chambre. Et continué sa lecture.

*...avec le temps une résignation s'était emparée de ses moindres gestes, s'était immiscée dans les replis les plus secrets de son esprit. Un renoncement qui l'engluait, le ralentissait comme s'il se déplaçait dans des sables mouvants. Il voyait sa vie rêvée s'éloigner petit à petit, sans fracas. Doucement, lentement, inexorablement.*

*Parfois le destin s'acharne à contrecarrer les intentions les plus motivées. Et puis il arrive que le hasard permette l'impossible, l'inenvisageable. Un coup de pouce salutaire, sans lequel rien n'aurait été possible...*

Jo finit par s'endormir.

Dans ses rêves, toujours les mêmes images du bout du monde. Les affiches des murs de sa chambre se mettaient en mouvement. Tout un tintamarre de sons disparates envahissait son

monde nocturne. Des parfums exotiques emplissaient l'air vicié de la petite chambre. Une chaleur nouvelle réchauffait le cœur de l'hiver quand sur les vitres se dessinaient quantité de formes alambiquées dues au gel.

Cette nuit, ce fut néanmoins différent.

Sa lecture provoquait un changement radical dans l'agencement des images animées de son rêve. Il n'était plus simplement spectateur, mais il partageait toute cette vie exubérante qui grouillait dans les quartiers les plus mal famés, il sentait ses pas s'enfoncer dans le sable exemplaire des plages désirées, il se frayait un chemin parmi la brousse, taillait une piste dans la jungle.

De simples mots reliés entre eux en de modestes phrases formant ensuite des paragraphes inoffensifs pour fonder des chapitres anodins. Mais au bout du compte, si les paroles s'envolent, les écrits demeurent. Les mots porteurs d'idées pénètrent au plus profond du cerveau, modifiant l'âme. Des mots qui évoquaient des images. Ces images qui allaient, à leur tour, provoquer un bouleversement irréversible.

Tandis qu'il rêve de contrées lointaines, Jo y mêle les mots lus le soir même.

En commençant le premier chapitre au milieu de la journée, vaguement accoudé au comptoir, il s'était bien rendu compte qu'il ne pourrait

plus lâcher ce bouquin avant d'en avoir lu le dernier mot. Il avait poliment éconduit les retardataires et fermé plus tôt. Avait poursuivi sa lecture allongé dans son lit. Puis il s'était endormi aussitôt après avoir atteint la dernière page. Et ses rêves avaient pris le relais, posant des images sur les mots du texte digéré plus tôt dans la soirée.

Il s'était d'emblée reconnu dans le personnage central, un obscur cuisinier au service d'une grande famille au XVIIIème siècle. Le domaine était aussi vaste que le château était imposant. Il aurait pu y finir sa vie, derrière ses fourneaux, à concocter les repas que ses maîtres par le biais du majordome lui imposaient de réaliser chaque jour. A la pointe du jour, un gaillard costaud comme une armoire Louis XV venait déposer de lourds cageots regorgeant de légumes divers et de pesants quartiers de viande quand ce n'étaient pas des clayettes remplies de glace sur laquelle des poissons que notre héros n'avait jamais imaginé dans ses rêves les plus fous étaient allongés sur leur lit glacial en attendant d'être ébouillantés. Il avait cuisiné la terre entière, préparé les plus délicieux desserts qu'on puisse penser à base de fruits venant du bout du monde. Tous ces produits le faisaient voyager gracieusement, toujours occupé derrière ses fourneaux car il n'était point admissible qu'on

déguste les mêmes mets deux fois de suite à la table de ses maîtres.

La vie aurait pu perdurer ainsi jusqu'au trépas du cuisinier qui se voyait, un beau matin, tomber raide mort au milieu des tomates et des carottes, s'affaler mollement sur une côte de bœuf encore saignante, succomber devant le regard éteint de grives, étonnées de se retrouver là sans plus personne pour les assaisonner.

Cela aurait pu. Cela aurait dû.

Mais le cours de l'histoire ne l'entend pas de cette oreille.

Ses maîtres, héritiers d'une très grande famille d'aristocrates, ayant eu vent des événements parisiens, avaient la ferme intention de quitter le pays. On racontait que le petit peuple avait pris la Bastille et que le Roi lui-même, celui qu'on avait reçu au château pas plus tard que le mois précédent, belle réception, les toilettes des dames n'avaient d'égal que les feux qui brillaient dans la grande salle de réception qu'on avait dû préparer pendant deux semaines, et qu'un ingénieux système de tuyauterie dissimulée sous les appareils permettait de chauffer correctement, le Roi donc était en fuite.

Notre cuisinier dû suivre, il était hors de question de partir sans lui. Par ces temps troublés, il était impensable et impossible de retrouver un cuisinier de ce talent.



Tout le petit monde s'embarqua dans le port de Bordeaux alors que le pays allait tomber dans le chaos. Mais les lois de la mer en décideraient autrement. Le capitaine était novice et une tempête de belle facture allait envoyer notre petit monde sur les côtes Africaines en lieu et place de l'Amérique désirée. Ce fut un naufrage digne des récits d'aventure qu'avait souvent parcouru Jo et il retrouva entre ces lignes le parfum de ces lectures préférées. Il ne restait rien du navire, broyé par les flots. Notre cuisinier se réveilla sur une plage comme dans un conte. Seul.

Lui qui rêvait de parcourir le monde du fin fond de sa cuisine sans fenêtre, le sort avait finalement réalisé son désir.

S'en suivait alors un récit haletant digne des plus pages de romans d'aventures, la plume était légère pour évoquer les péripéties les plus farfelues et les plus drôles, mais savait aussi devenir grave lorsque l'émotion s'emparait du héros. Jo avait été hypnotisé par le récit.

Après avoir lu les aventures peu communes d'un obscur cuisinier claquemuré dans les sous-sols d'un imposant château, il les avait rêvées. A la différence près que le protagoniste de toutes ces aventures n'était plus le modeste cuisinier mais lui-même.

Il se leva, la tête toute engourdie des images de la nuit, une impression de grande fatigue le

submergeant dès le réveil, descendit dans l'estaminet et se prépara un café bien fort afin de remettre ses idées en place. Mais elles avaient été si bien remuées, mélangées, secouées, retournées la veille et la nuit passée que toute la journée il ne cessa d'y penser. Pour la première fois de sa vie, il mélangea les commandes, se trompa dans le service. Il avait la tête ailleurs. Il n'était plus à sa place. Si son corps arpentait le sol carrelé du bistrot situé au cœur du XXème arrondissement, sa tête évoluait bien au-delà du périphérique, par-dessus les océans, dans quelque village Sénégalais ou parmi la pampa Chilienne.

## 10. LE PETIT HOMME

Le petit homme porte le même costume depuis trente ans. On peut voir aux manches élimées et à sa coupe qu'il n'est plus de la première jeunesse. Son propriétaire non plus. Les nombreuses rides de son visage témoignent d'un passé plus vaste qu'un hypothétique avenir. Ses cheveux ont blanchi, sa silhouette s'est légèrement affaissée, sa démarche s'est ralentie, ses gestes diminués, ses réflexes moins prompts, mais il y a une chose, une seule, qui reste vive, acérée, aiguisée comme à ses vingt ans.

Son regard. Celui qu'il porte sur les choses et principalement sur les gens qu'il croise. Car il en croise du monde!

Sa vie suit le même schéma depuis de longues années. Le petit appartement qu'il loue sous les toits. Un antique lit à une place qui grince au moindre mouvement de son possesseur. Une table qui en d'autres lieux servirait de guéridon assortie d'une chaise solitaire. Pourquoi y en aurait-il une seconde puisque le vieil homme ne reçoit jamais personne. Une armoire où sont

rangés ses maigres effets : quelques paires de chaussettes montant jusqu'aux genoux, une demi douzaine de chemises du même motif, quelques gilets, et, pendu à un cintre, le susnommé étroit costume. Si nous avançons dans la cuisine qu'une lucarne pratiquée dans le toit illumine les jours où la couche nuageuse se déchire et permet à un frileux soleil de percer, on se sent projeté à une toute autre époque. Ici, le temps semble s'être arrêté un jour d'octobre 1955. Jusqu'aux serviettes à petits carreaux et ces couverts en simili porcelaine qu'on s'arrache de nos jours dans les meilleures brocantes de la ville.

Il n'y pas de place pour l'imprévu dans cette vie réglée comme un antique papier à musique. Avant sept heures, tous les matins, y compris les dimanches et jours fériés, notre homme se lève et entame une sommaire mais efficace toilette, debout devant un lavabo sur lequel fume une bouilloire remplie d'eau chaude. N'allez pas croire que la vétusté du logis empêche l'arrivée d'eau chaude, mais chaque soir, le petit homme remplit une bouilloire qu'il met à chauffer le lendemain matin pendant qu'il s'occupe à une fonction que la décence et le tact ne sauraient nous permettre de relater avec précision ici même. Ses ablutions terminées, une odeur de bon café embaume le modeste logement. S'il vit chichement, il ne

lésine jamais sur la qualité des produits qu'il emploie, allant du cirage pour ses paires de chaussures attendant sagement dans le hall d'entrée tels des soldats au garde à vous qu'il daigne en choisir la paire qui aura l'honneur d'envelopper ses pieds faisant l'objet de toutes les attentions le soir venu : bains, massages puis bordés d'épaisses charentaises de la meilleure facture, jusqu'au choix de ses repas qu'il ne partage qu'avec son ombre. Le breuvage de qualité ingurgité par petites gorgées dont il savoure le moindre arôme, la subtilité de nuances infimes allant de la noisette à la truffe, mêlée de ci de là de quelques notes de caramel ou de vanille, arborant un air de contentement absolu que seuls peuvent présenter les dégustateurs professionnels de grands crus.

Après une rapide vaisselle dans un coin de l'évier, les objets retrouvent leur place précise dans leurs placards tandis qu'il se saisit d'une petite mallette en cuir qui se marie si bien avec son veston au vu de son état d'usure avancée.

Il referme précautionneusement la porte de son humble chez-lui et entame la longue descente de marches d'escalier aux tonalités toutes différentes. Certaines craquent comme du bois mort, d'autres gémissent sous la douce torture que leur inflige le poids plume de notre personnage. Lorsque la lourde porte d'entrée se

referme au ralenti en faisant un bruit mat, l'homme est sur le trottoir de la Rue Laurence Savart. Les matins d'hiver, il remonte son col avant de tourner à gauche, rue Boyer. Au premiers jours du printemps, ça grouille de cris et de jeux dans l'enceinte de l'école de la rue de la Bidassoa. Il enchaine ensuite à droite la longue avenue Gambetta et descend les marches du métro Père Lachaise. Quatre stations le mènent au terminus de Nation où il emprunte le métro Charles de Gaulle Etoile jusqu'à Bercy.

Peu avant neuf heures, il pénètre dans une cour pavée par un porche où le planton immobile dans son uniforme impeccable le salue d'un vague signe de tête. Il traverse cet espace où flotte un étendard aux couleurs de la république et où ne s'interrompt jamais le ballet de lourdes limousines noires. Des hommes en costume bleu marine et des femmes au tailleur de la même tonalité en descendent, pressant quelque important dossier sur leur poitrine et se lancent d'un pas alerte, en trottinant presque, à l'assaut des douze marches conduisant à un immeuble bourgeois construit sous Napoléon III et où l'on peut remarquer une plaque en cuivre où il est précisé les fonctions inhérentes au bon fonctionnement de la nation.

Ministère de l'économie et des finances.

Dans le grand hall, des ordonnances en livrée

sombre et portant un large collier doré sur leur plastron indiquent avec la plus grande retenue et l'air le plus solennel les renseignements que le profane désire solliciter pour peu que cela soit exprimé avec les meilleures intentions et dans les termes les plus officiels. Ce matin, ils restent immobiles, se contentant de saluer selon leur degré d'importance les hommes et les femmes qui entrent précipitamment, leurs dossiers toujours serrés contre leur buste.

Personne ne fait cas de notre homme qui, seul, tient une petite sacoche à la main. Il grimpe un escalier majestueux pour atteindre l'étage où deux couloirs se font face. Il choisit celui de droite sans une hésitation et avance doucement si bien qu'une bonne dizaine de personnes le doublent, qui par la droite, qui par la gauche, maugréant quelque reproche non distinctement formulé mais ayant pour but de faire savoir qu'ici, mon cher, on œuvre pour la France, qu'il n'est pas question de ralentir l'allure dans les couloirs et que la célérité imposée est à la hauteur de son ambition pour soi-même mais surtout de son dévouement pour la patrie.

Enfin, notre homme pousse une imposante porte qui, en se refermant sur sa frêle silhouette, nous permet de déchiffrer cette indication précise : Ministère de l'économie et des finances. Division des ressources intérieures. Et en lettres plus fines : district

comptable.

La pièce haute de plafond sent l'encaustique et le vieux cuir. Le petit homme pend son pardessus à une patère face à un petit bureau où une secrétaire laisse échapper un sourire en le saluant d'un agréable « bonjour Monsieur René » et aussitôt se replonge dans d'épais dossiers qui encombrent l'étroit bureau. L'homme répond de manière affable un discret « bonjour mademoiselle Véronique » puis s'avance, la sacoche à la main vers un obscur recoin de la vaste pièce non sans avoir répondu à une demi douzaine de saluts tous identiques car on l'aura aisément compris, ici on s'appelle par son prénom mais, le caractère officiel de la noble maison rattachée au ministère le plus sérieux, sinon austère, oblige à y rajouter un sentencieux Monsieur, Madame ou encore Mademoiselle selon l'état civil de la personne concernée.

Le petit homme s'assoit sur le siège qu'il ne quittera pas avant dix huit heures à l'exception d'une courte heure de pause pour déjeuner frugalement à la cantine située dans une salle donnant sur la cour de l'imposant immeuble.

Il pose son cartable sans l'ouvrir sur un coin du mince bureau où toute la journée il additionnera des chiffres. Ces additions terminées, il les augmentera d'autres résultats obtenus par la même pratique avant d'en



renforcer encore le total par le produit d'autres ajouts du même ordre.

Ainsi heure après heure, jour après jour, semaine après semaine et tout au long des mois que peut contenir une année entière, il va gonfler, grossir ces produits arithmétiques sans pour autant oublier d'en faire le compte rendu quotidien, hebdomadaire et mensuel que toute administration digne de ce nom exige sous la forme la plus élaborée d'une note envoyée à un supérieur qui en vérifiera l'authenticité en y apposant sa signature puis rendue à un degré sinon de compétence du moins de responsabilité supérieure qui lui-même, après avoir paraphé le document, se fera un plaisir de le transmettre à sa hiérarchie, laquelle saura en faire bon usage en permettant au dossier devenu d'une épaisseur respectable puisque à chaque étape, une nouvelle feuille vient s'y attacher, en permettant donc au dossier consistant de gravir encore quelques étages avant d'aboutir, débordant d'une chemise aux armes de la république, sur le bureau du dit ministre. Lequel se contentera d'ouvrir l'imposant dossier, d'en tourner quelques feuillets et, satisfait du travail fourni par son service vu l'épaisseur du dossier, refermera ces heures d'additions et ce long parcours du combattant en le tendant à sa secrétaire qui disposera le copieux carton sur une étagère où

il viendra retrouver ses frères des mois précédents, des années passées, pour y demeurer ad vitam aeternam.

A dix-huit heures précises, le petit homme se lève de son siège, laisse les additions orphelines jusqu'au lendemain matin, les colonnes de chiffres se reposer une nuit entière, se saisit de sa sacoche qu'il n'a pas touché de toute la journée, souhaite le bonsoir de la même façon qu'il a prévenu de sa venue le matin même en y changeant cependant un mot, échange avec la secrétaire un « bonsoir Monsieur René - Bonsoir mademoiselle Véronique » tout en passant son pardessus sur ses maigres épaules et reprend dans le sens inverse le chemin emprunté le matin.

A quelques rues de son logement, il stoppe et entre dans un petit café qui fait l'angle de la rue des Amandiers. Le serveur, plongé dans ses rêves d'ailleurs, essuyant vaguement le comptoir en zinc ou encore nettoyant quelques verres sales dans un évier dissimulé aux regards mais point aux oreilles tant les bruits d'eau savonneuse parviennent facilement dans un entrechoquement de cristal, le serveur donc l'accueille d'un hochement de tête accompagné d'un léger sourire et, très vite, d'un cognac qu'il dispose toujours à la même table.

Le petit homme pose sa sacoche et, pour la

première fois de la journée, l'ouvre machinalement. Il en extrait un bloc de feuilles plus ou moins noircies et une poignée de crayons qu'il dispose dans la poche revolver de son veston.

Pendant une heure environ, avant d'aller retrouver le vide de son appartement sous les toits, il va mêler sa solitude à celles qui passent devant ses yeux, toujours aussi pétillants, comme si un feu brûlait à l'intérieur de sa tête, n'illuminant que son regard. Pendant une heure, il engagera des conversations muettes, il nouera des amitiés sans fondement, il voyagera dans les confessions des gens de passage, il partagera un peu de chaleur, celle qu'aucun radiateur ne remplacera jamais, celle qui vient du brasier le plus puissant au monde, le cœur humain. Durant cette petite heure, il existera vraiment.

Ses outils sont ses crayons plus ou moins bien taillés selon un code connu de lui seul, permettant de forcer ou non le trait, d'épaissir une courbe ou, au contraire, d'affiner un soulignement. Dans sa poignée de crayons rangés dans sa poche, point de couleurs. Juste toute une palette de noirs, allant d'un gris foncé au plus profond des ébènes, leurs mines taillées inégalement, certaines aussi solides que la pierre, d'autres aussi tendres que l'argile la plus pâteuse.

Son matériau, l'âme humaine. Du moins celle qui s'aventure à pousser la porte de « la Marée Montante » en fin d'après midi avant d'aller poursuivre une vie plus ou moins exaltante, ailleurs. Il croque des silhouettes, immortalise des gestes évocateurs. Il griffonne des visages où transparait l'âme parfois. Il crayonne des regards, toutes sortes de regards. Celui, solitaire, qui semble noyé dans son verre de bourbon, refaisant le monde ou plus simplement réorganisant sa vie détruite. Celui, lointain, qui rêve d'une vie meilleure, de lendemains qui chantent, étincelle d'espoir qui flamboie sous des dehors modestes. Celui, fatigué et résigné, qui se demande s'il ne devrait pas changer de boulot, mais par ces temps incertains, mieux vaut tenir que courir. Celui, impatient et légèrement tendu, qui attend un rendez-vous, puis la délivrance de l'arrivée de la personne longuement espérée, car il est connu que lorsqu'on attend les minutes deviennent rapidement des heures. Celui, soucieux et préoccupé par une mauvaise nouvelle, un pressentiment, une facture impossible à payer, un avis de licenciement, une rupture. Ceux, complices et radieux, de deux amoureux qui se tiennent par la main mais surtout par d'invisibles liens autrement plus solides.

Il note tout, notre petit ami au costume élimé,

depuis sa petite table coincée dans un coin de ce café. Il esquisse des milliers de vies lorsqu'elles s'arrêtent devant lui, dans ce bar qui fait angle, rue des Amandiers. Personne ne le voit jamais. Mais lui ne manque aucun détail. Dans sa sacoche, gisent des centaines de portraits, d'attitudes, de comportements, plus précis qu'une photographie et sûrement plus vraies en un sens car il parvient à dessiner l'émotion au travers de tous ces visages, prouesse que nul appareil photo ne saura atteindre. Il ne dessine pas simplement des corps, ne capte pas uniquement des mouvements, ne reproduit pas seulement des physionomies, des apparences, des aspects, des comportements, des allures, un maintien, une frime ou une mise à nu. Il reproduit l'âme.

Toutes ces heures mises bout à bout, ces dessins qui envahissent tout un pan d'étagères dans son minuscule appartement, toute cette production représente une foule immense. Il a choisi particulièrement ce troquet parce que, nul ne saurait l'expliquer, les clients ne sont jamais les mêmes, à part une demi douzaine d'habitues qui se sont fondus dans les murs, ils font dorénavant partie du décor et le petit homme ne les voit même plus, tout comme lui est devenu invisible. La force et la puissance de l'habitude qui rend imperceptible un nez au milieu de la figure. Cette habitude qui détruit

les couples les plus solides, défait les liens les plus noués et rend toute une population inattentive aux malheurs de ses semblables. Des gestes, une présence, répétés tant et tant de fois qu'ils en ont perdu toute substance, toute saveur. A force d'effectuer toujours les mêmes mouvements, d'affecter les mêmes attitudes, on devient immobile. A reproduire chaque jour qui passe le même trajet, à être là, à la même place que la veille, on devient transparent. Si l'on ne remarque plus les détails qui nous entourent à force de les avoir sous les yeux, n'est-il pas logique que personne ne puisse nous voir, nous qui faisons partie de leur propre décor?

Ce petit café qui ne paye pas de mine est en fait la plaque tournante de Paris pour qui sait observer. Des voyageurs du monde entier s'y arrêtent le temps d'une bière, d'un ballon de rouge, d'un alcool fort, d'un café serré ou encore d'une simple eau gazeuse. Le monde entier défile ici, entre ces tables étroites, cette vitrine embuée et ce comptoir trop usé d'avoir essuyé les revers de manches de milliers de clients venus vider un verre ou deux et, par la même occasion, un peu de leur âme. Le confessionnal moderne et parfait puisqu'ici, le barman vous donnera l'absolution sans vous demander le plus petit Notre Père en échange.

Le petit homme peint un jour un dessin insolite. Un prêtre était entré dans l'estaminet on ne sait

sous quel prétexte. Il s'était installé au comptoir, debout dans son costume sombre et discret, mais notre petit homme avait bien remarqué la minuscule croix en or qui ornait le revers de son veston. Puis, il s'était confié au serveur comme s'il avait parlé à son maître. C'était touchant. Le dessinateur pensa : on va dévider ses problèmes, ses doutes, ses angoisses chez le psy ou le curé mais eux, où vont-ils pour déverser le trop plein?

Il avait croqué l'homme d'église, mains jointes et le serveur auréolé de sa toute nouvelle fonction dans un décor qui empruntait davantage à un confessionnal qu'à un bistrot du XXème arrondissement.

## 11. LE POUVOIR DU LIVRE

Ce soir, il a noirci quelques feuilles. Pas un grand jour. Rien n'a retenu son œil. Il n'a dessiné que par habitude. Ce qui revient à ne rien capter du tout. La création ne s'arrange pas de la routine.

Il range ses portraits dans sa sacoche de cuir usée, place ses crayons dans le compartiment qui leur est alloué, se lève et s'apprête à empoigner son pardessus lorsqu'il remarque un objet insolite en ce lieu. Sur une chaise voisine, est posé un volume. Il s'en saisit, feuillette quelques pages par réflexe et s'avance vers le comptoir.

- Une personne aura oublié ce livre, je vous le confie, dit-il d'une voix faible à l'attention du serveur.

- En aucune façon. C'est même moi qui vient de le finir. Si vous voulez le lire, vous pouvez l'emporter. Ça parle de voyages.

Le petit homme reste immobile quelques secondes, retenant sa respiration. Il est surpris, il ne s'attendait pas à une telle réponse, un peu comme on peut être dérouté si à la banale



interrogation concernant la santé de son interlocuteur qui accompagne toujours un bonjour, celui-ci vous répondrait « non, ça ne va pas » à la place du « ça va, ça va » habituel qu'on ne remarque plus.

Le serveur n'ajoute rien, il appuie juste son regard comme pour dire « prenez-le, vous le rapporterez demain ».

Et le petit homme s'en retourne chez lui par les rues luisantes dans la nuit qui est tombée entre temps, accompagnée d'une bruine qui n'ose laver les rues désertes. Il soupe d'un vague bouillon puis déguste une poire et s'installe sur l'unique chaise, face à la petite fenêtre qui donne sur les toits parisiens.

Il ouvre le livre qui ne comporte aucun titre et pas la moindre indication sur son auteur, juste une page de garde. Un récit de voyage a dit le barman. Ce n'est guère sa tasse de thé, mais les soirées sont longues, ses jambes fatiguées et il ne s'est jamais résolu à s'abaisser à s'hypnotiser devant un écran de télévision. Il trouve cela vulgaire et sans intérêt, pitoyable et ridicule.

Il commence sa lecture, pensant survoler quelques dizaines de pages puis s'endormir non sans avoir réduit le chauffage émanant d'un petit radiateur d'appoint.

*Des courbes et des déliés, des traits de*

*différentes épaisseurs effectués au fusain, d'autres esquisses au crayon ornaient les murs de la petite chambre. Partout des tableaux, une avalanche de couleurs. C'eut été les dimensions, on aurait pu se croire au beau milieu d'un atelier. Des gouaches, des tubes de peinture, des toiles disposées partout, entassées par terre, accrochées vaguement aux murs, ou en cours d'exécution sur d'improbables chevalets. Une blouse blanche à l'origine mais dorénavant entièrement coloriée à force d'essuyage de doigts et de pinceaux qu'on aurait pu la présenter dans quelque galerie d'art contemporain comme œuvre majeure, une blouse multicolore était pendue au crochet disposé au dos de la porte d'entrée. Celle-ci s'ouvrit et derrière rouleaux de parchemin, boîtes de peintures, tout un fatras inhérent à la pratique de la peinture et du dessin se dissimulait le locataire de ces lieux dévoués à l'art majeur du dessin d'art.*

Où était le récit d'aventures dont lui avait parlé le serveur? Non, décidément le petit homme se rendait bien compte que la lecture d'un texte se prêtait aux plus fantaisistes interprétations. Au contraire, il n'était question que de dessins, de peinture, tout un monde qui le passionnait. En réalité, il ne vivait que pour cette étroite heure en fin d'après midi, lorsqu'il pouvait laisser

libre cours à sa main exécutant des figures libres sur le papier comme un patineur effectue de belles arabesques sur la glace. Cette main qui avait additionné des chiffres anonymes toute la journée. Et ce roman ne parlait que de ça. Il ne parlait que de lui, en fait, et il comprit pourquoi le serveur lui avait proposé d'emporter l'ouvrage. Peut-être l'avait-il laissé là exprès, sur la chaise à proximité. Il ne l'avait sûrement pas lu, du moins pas en entier, juste quelques pages et s'était convaincu que cela pourrait plaire à un client qui griffonnait chaque soir, dans un coin discret de son café.

Tout y était. Le crissement de la mine sur le papier, plus ou moins granuleux, plus ou moins grossier. L'odeur de la peinture, les tentatives de mélange de couleurs. Même s'il se contentait de croquer au crayon noir, il était sensible à tout cet univers que l'on peut croiser en pénétrant dans un vaste atelier d'artiste ou, comme dans le roman, dans une modeste pièce qui ressemblait à s'y méprendre à son chez-lui. Cependant, l'histoire ne se contentait pas de présenter avec force détails un univers parsemé de couleurs, de pleins et de déliés, un monde où l'artiste tourmenté évacue ses névroses sur une toile ou une feuille canson. Il pouvait facilement s'identifier au héros, même si le terme est un peu exagéré puisque le personnage central n'a rien d'un valeureux chevalier ni

d'un courageux aventurier. Il mène une vie étriquée, modeste, presque pauvre, n'ayant même pas cette activité certes rébarbative de minable comptable de seconde zone, à additionner des légions de chiffres à longueur de journée. Et pourtant, une force le pousse. Une étrange conviction, nichée au fond de lui-même. On ne peut pas parler d'ambition, le terme serait inexact. C'est autre chose, plutôt d'une forme de foi en soi, d'espérance qu'un jour, forcément, son travail serait reconnu. Ce qu'on peut appeler le feu sacré. Au fil des pages, le petit homme assistait à la lente déchéance du héros, alors que son talent s'affinait et gagnait en puissance, comme s'il se concentrait en un seul point. Une sourde dégradation physique s'accompagnait d'une décrépitude morale. Il s'enfonçait toujours davantage dans une misère d'où il ne pourrait plus se relever, mais gardait intacte son appétit de peindre, de dessiner. C'était toute sa vie, même si cette passion allait la lui ôter, tôt ou tard.

Au moment où l'artiste commençait à perdre la foi, à ce moment terrible où il allait renoncer comme on renonce à la vie, la providence, le hasard ou la chance, appelez-la comme vous voulez, mit sur sa route un marchand d'art. L'histoire cent fois contée, ressassée de l'artiste usé, fané, brisé, en qui subsiste une dernière

lumière vacillante et de l'arrogant amateur d'art qui, seul, peut deviner le bijou enfoui sous une couche de haillons. Le roman laissait alors entendre et espérer un happy end qui réchauffe le cœur, apaise l'angoisse et, parfois pousse le lecteur sur la bonne voie et c'est pour toutes ces raisons (et d'autres sans doute) que les gens aiment les histoires qui se terminent bien, bref le petit homme n'avait plus que deux pages sous ses doigts.

La nuit étendait son manteau sur la ville malgré l'éclairage public. Le petit homme le savait bien : tout est question d'ombres. Ce n'est pas la lumière qui importe dans son art, ce sont les ombres, les recoins dérobés où se tapissent les démons des hommes, les lieux mal éclairés d'une lueur glauque, la face cachée des choses, l'envers du décor, toute cette obscurité sans laquelle la clarté ne serait pas. Juste une affaire de contraste.

Le petit homme n'avait plus sommeil. Son cerveau fonctionnait à plein régime. Il ne s'était pas écoulé sept heures depuis la découverte de ce livre dans ce café faisant l'angle et il ne restait qu'une page et demie à lire. Quelques dizaines de lignes qui verraient la reconnaissance et le succès de l'artiste perdu. Les doigts du petit homme tremblaient imperceptiblement lorsqu'il tourna la dernière page. Devant ses yeux, une quinzaine de lignes.

Le texte s'achevait au milieu de la page. Son cœur se mit à battre plus fort comme au milieu du plus haletant des polars. Bien que la chambre fut fraîche, puisque par habitude le petit homme avait coupé le radiateur au milieu de la soirée, ne pensant surement pas à ce moment là veiller au-delà des heures indues, malgré ce froid qui s'installait maintenant, prenait ses aises comme un voyageur fourbu arrivant dans une chaleureuse auberge, cette fraîcheur n'empêcha pas quelques microscopiques gouttes de transpiration de perler sur le front dégarni du petit homme.

Il ne restait que deux phrases. Deux simples phrases. Inoffensives. Libératrices.

D'un coup de couteau, l'auteur anonyme allait trancher en trente mots, à peine deux cents caractères. Le soir même d'une gigantesque réception donnée en son honneur, le jour de son ultime consécration, à l'heure de sa plus totale reconnaissance à la fois par ses pairs et une foule nombreuse, l'artiste maudit allait s'éteindre lentement dans un service d'urgences d'un centre hospitalier des suites d'une longue maladie mal soignée qui arrivait à terme à l'exact instant où, à l'autre bout de la ville, il recevait le succès et la gloire. A titre posthume, mais personne ne le savait encore.

Le petit homme ne dormit pas les quelques heures qui le séparait d'une aube timide. Il

pensait à sa récente lecture. Une simple histoire, sûrement inventée de toutes pièces, l'avait tout à la fois réjoui et tourmenté.

Il repensait à cet homme, cet artiste en qui il voyait une projection de lui-même et il ne pouvait s'empêcher de penser que cette flamme qui brillait en lui, cette lueur d'espoir l'avait en quelque sorte protégé des mâchoires effroyables d'un cancer qui le rongeaient depuis tant d'années et lui donnait sans doute cette énergie du désespoir. Une fois ce combat gagné, la reconnaissance acquise, le corps avait abdiqué, s'était reposé après une âpre et dernière bataille.

Puis ses pensées glissèrent naturellement sur sa vie à lui, étriquée et banale. Il avait une amère sensation de gâchis, de s'employer inutilement à additionner des chiffres stériles quand il aurait pu s'adonner à temps plein à son art. Si le héros de l'histoire n'avait pu jouir du succès survenu trop tard, il avait au moins bénéficié de la satisfaction et la fierté d'occuper ses journées comme il l'entendait, d'accomplir une œuvre, si modeste soit-elle.

Le petit homme réfléchit à cela tandis que l'aube se levait sur un nouveau jour. Un jour nouveau, puisqu'il allait prendre une décision importante, profonde, capitale.

Il fit un crochet par le petit café où il laissa le

livre. Jo eut un petit sourire entendu, à peine étonné de voir le petit homme de si bon matin, il n'était pas encore six heures du soir. Il lui souhaita une bonne journée. Le livre resta sur le comptoir.

Toute la journée, Jo eut un œil sur le volume. Plusieurs clients feuilletèrent quelques pages, questionnèrent le serveur, puis reposaient l'ouvrage. Finalement, une élégante dame l'embarqua dans un grand sac qu'elle tenait pendu à son épaule gauche.



## 12. LE REVOLTÉ

Moi c'est Remi. Chais pas si c'est un truc de prédestination comme quand des mots te collent à peau, quand un prénom ou un nom influence ton comportement, vous savez m'sieur. Bref, ré-mi, deux notes de zique, tu vois, et j'adore ça depuis tout petit, m'sieur. Oh, pas la musique avec tout l'orchestre et les quarante violons et le gars en perruque poudrée qui agite une baguette à la noix pour faire avancer le troupeau en costard que tu dirais qu'ils vont au bal de l'ambassadeur. Non, moi j'aime le hip-hop, mon pote. J'sais pas trop pourquoi, j'sais pas l'analyser, tu sais comme le font les socio-machin-chose qui te disent mieux que personne ce qu'il y a dans ta tête. Sont forts les mecs, parce que moi, ce que j'ai dans la tête, je le sais pas moi-même. Bon, ok, ils ont fait des études à s'en faire péter les neurones, mais bon, j'suis toujours sur le cul de leur déductions. Un peu comme dans les séries policières à la télé où le commissaire y gagne toujours à la fin, il découvre à chaque fois le meurtrier, parce que les gangsters y font

toujours des conneries, des erreurs, y laissent trop d'indices. Si je faisais un mauvais coup, je te jure que j'y regarderais à deux fois et que je nettoierais tout bien à la javel et que j'effacerais mes pas. Enfin, c'est comme ça à la télé. J'aime bien la télé, bien que des fois c'est nul, ça pue. Des films nunuches que même les filles elles trouvent ça craignos, des jeux à la con, et puis plein d'hommes politiques avec un grand sourire qui me font penser à des requins, eux aussi ont un beau sourire avec tout plein de dents bien acérées.

Ce que je ne supporte pas à la télé, c'est le journal, surtout quand ils parlent de la banlieue. Ils y connaissent rien les journalistes, ces bâtards, ils viennent de la capitale dans leur car régie et filment des conneries, et puis interviewent des gugusses qui n'ont rien à dire ou bien quand ils ont un mec bien devant leurs caméras, ils déforment ses propos. Je le sais bien. Ahmed a été questionné pour le journal de vingt heures. Il m'a raconté ce qu'il leur avait exprimé. Ahmed, c'est un mec, tu vois, un peu comme si c'était le grand frère de tous les gamins du quartier. Il fait du foot avec les mioches, Ahmed. Il essaye de les en sortir de leur merdier. Il leur apprend plein de trucs, pas que dribler et tacler, tu vois. Je le sais, une année j'y étais dans son groupe. Ahmed, c'est un mec bien. Il aurait pu jouer au PSG, Ahmed.

Tu te rends compte? Aujourd'hui, y pourrait rouler en Audi A4 et sortir avec des mannequins aux jambes longues et aller dans des soirées et pis surtout, courir après un ballon sur tous les plus grands stades d'Europe, Ahmed. Au lieu de ça, il a voulu rester dans son quartier. Il dit toujours qu'il est plus utile ici que sur un terrain. Et pis, il a pas aimé l'ambiance, Ahmed. L'atmosphère de la compét, où si tu veux réussir, t'as plutôt intérêt à essayer tes crampons sur le dos du voisin. C'est pas son truc, ça, à Ahmed. Lui, il dit que tous les gens doivent avoir les mêmes chances, après chacun se débrouille.

Bref, hé bien, les gars de la télé lui ont posé plein de questions et il a répondu des trucs vachement intelligents, comme il a l'habitude de faire avec nous. Sauf que là, il a employé des mots plus compliqués que je comprends pas toujours. Parce que Ahmed, quand il était à deux doigts de jouer en ligue un, il a fait des études. Dans sa chambre, c'est plein de livres sans images, vous pouvez me croire m'sieur. Et le soir, à la télé, la présentatrice a annoncé un reportage sur les difficultés en banlieue et on a tous vu le visage d'Ahmed. On l'a pas reconnu tout de suite, parce qu'il était filmé en contre-jour comme on dit et qu'on distinguait mal son visage. En fait, il faisait un peu peur, Ahmed. En plus, il a une vilaine cicatrice au bas de la

joue droite. Un accident de scoot, mais les beaufs qui regardaient le reportage pouvaient pas savoir et pensaient surement qu'il avait été entaillé lors d'une rixe avec un gang rival. Et pis, les gars de la télé, y z'ont coupé plein de trucs qu'il leur avait dit, Ahmed. Sur l'intérêt de s'occuper différemment des banlieues, de donner la possibilité aux mecs de s'en sortir, d'en faire des citoyens. Et plein d'autres choses aussi que je sais pas redire. Et, l'interview d'Ahmed ça a duré deux minutes trente, je sais j'ai chronométré avec ma montre chrono. Ils n'ont gardé que les phrases chocs où Ahmed évoquait les troubles du mois passé, les bagnoles incendiées, des coups de pétard tirés d'un immeuble du quartier. Le tout entrecoupé d'invocations à la vengeance. Je sais pas comment ils ont pu bidouiller ça, c'était comme si ce n'était pas Ahmed qui parlait. C'était ses mots, mais les phrases mises bout à bout trahissaient sa pensée.

Bref, Ahmed s'était fait avoir par ces connards de mecs du journal télévisé.

J'aime pas quand on se sert de nous.

Et c'est sans arrêt. La banlieue, ça leur fait peur aux gens huppés, aux mecs de la télé, aux politiques, mais d'un autre côté ils ne font rien pour que ça change parce que ça les arrange bien. De toute façon, ils n'y habitent pas, en banlieue. Ca me fait penser au couple qui

déversait leur caddie bourré jusqu'à la gueule un samedi après-midi sur le tapis de la caisse du Franprix de la cité. Ils avaient une petite fille avec eux et à un moment donné, en lui montrant la caissière, ils lui font: « tu vois chérie, si tu travailles pas bien à l'école, tu deviendras comme la dame, là ».

J'ai eu envie de leur mettre un gros coup de boule à ces blaireaux, parce que moi j'ai vu le regard de la caissière que je connais bien, elle s'appelle Zahra et je la trouve sacrément jolie, Zahra, avec ses yeux noirs. Hé bien ce jour-là, Zahra, ses yeux ne souriaient plus du tout.

Ce qui me plaît dans le hip-hop c'est le rythme. Ca bouge un peu plus que Mozart, bien qu'il parait que c'était un rebelle dans sa musique à son époque. Mais tout ça maintenant, c'est des trucs de vieux ou de mecs en costard planqués dans leur Mercedes. Et pis ce qui me plaît vraiment dans le rap, c'est les mots qui s'entrechoquent, les phrases qui claquent comme des taloches, le tempo des sons en écho. Le pouvoir des mots mon pote. Y'a rien de plus fort. Plus efficace qu'un flingue tu peux me croire. Pourtant y'a des fois je pense que tout ça ne sert à rien. Que l'indignation n'est pas assez puissante pour renverser le système, que les mots qui ont changé le cours de l'Histoire n'opèrent plus désormais, que la société est un véritable trou noir qui avale tout.

Tu sais, on avait un groupe de hip-hop dans la cité. Ils répétaient tous les jours dans les sous-sols de la tour Mimosa. Ils étaient bons. De vrais pros. D'ailleurs y sont devenus pros. Maintenant, ils font des clips tourné en Floride qui passent à la télé, ils remplissent des stades et leurs CD sont en vente à la FNAC. Ils ont réussi. Ils roulent dans de grosses BMW et font un peu les fiers. Des fois, quand ils reviennent dans la cité, et c'est pas souvent, ils filent des cadeaux aux gamins, un peu de blé aux vieilles femmes qui vivent seules, mais vous voyez m'sieur, c'est plus pareil. Comme s'ils faisaient l'aumône, comme des touristes bourrés de pognon qui laissent une piécette pour les gosses des bidonvilles. Inconsciemment ou pas, ils nous font savoir que, eux, ils ont réussi, ils s'en sont sortis de cette putain de banlieue et lorsqu'ils reviennent c'est pour jouer les grands seigneurs. Mais leurs idées ont changé. Le monde du fric les a pourris. Ils voulaient changer le monde et le monde les a changé, j'crois bien. Mais le pire, tu vois m'sieur, c'est qu'ils continuent avec le même discours dans leurs morceaux. Que la société est une pute, qu'il faut la violer, que les flics faut les piquer, et les politiques tous des pourris. Seulement, ils profitent de la société et de son fric, les flics les protègent dans leurs concerts et j'ai même vu à la télé qu'ils ont des potes dans la politique. Ca

fout la gerbe. Y'a vraiment rien à faire pour s'en sortir.

Je suis né dans le neuf-trois. Dans une cité pourrie. Les anciens ils disaient qu'au début les apparts étaient nickels, tout propres et que les cages d'escaliers ne sentaient pas la pisse. Ça n'a pas dû durer bien longtemps. Aussi loin que je me souviens, c'est la zone par ici.

Chez moi aussi, au début, c'était pas trop mal. Mes parents s'entendaient bien. Mon père bossait aux Halles, à Paris. Il se levait tous les jours à une heure du matin et déchargeait des cageots jusqu'à huit heures. Des tonnes de bouffe. Le ventre de Paris. Bon, on en profitait aussi. On l'aimait bien mon père et les négociants lui refilaient toujours des quartiers de bidoche de moins bonne qualité ou des cageots de légumes et de fruits qui avaient des petits défauts, ou trop mûrs. On n'a jamais manqué de quoi bouffer chez nous. Ma mère, elle faisait des ménages. Elle commençait quand mon père rentrait de sa journée. A ce train là, ils se voyaient plus. Mon père dormait la journée, travaillait la nuit. Mais dans la cité, va essayer de pioncer en pleine journée. Du coup, très vite, il s'est mis à la bouteille, mon paternel. Et là, c'est parti en vrille. Ils n'arrêtaient plus de s'engueuler avec ma mère et mes frérots étaient terrorisés. J'ai trois petits frères. Y sont mignons mais un peu cons quand

même. Pis un jour mon père, bourré comme un ivrogne a fait tomber une pile de cageot à Rungis. Avertissement. A la seconde pile foutue en l'air, il est passé à la caisse. Depuis, il reste vautré dans l'appart toute la journée, touche le RMI qu'il écluse tant et plus. Il ne s'engueule plus avec la mère pour la simple et excellente raison qu'elle s'est tirée. Un beau matin, alors qu'il s'était affalé dans la salle de bains et y avait passé la nuit, elle nous a tendus quatre gros sacs Adidas et a chuchoté : « prenez toutes vos affaires les enfants ». Et on s'est barré dans le petit matin frileux, comme dans la vieille chanson toute pourrie. Pourtant je l'aime bien cette vieille chanson.

Et depuis deux ans, on vit ici, à Paris. Si, à Paris!

Bon, c'est pas les beaux quartiers prout mais ça change de la cité. Mais parfois, j'ai la nostalgie du neuf trois et j'y vais faire un tour. Je croise des anciens potes qui font le chemin inverse. Ils vont foutre le feu à Paris comme ils disent. En fait, les trois quart du temps, il se font choper par les flics et finissent en cabane pendant deux jours. Ils dealent un peu, tu vois, et du coup, ils y restent un peu plus longtemps. Mais les keufs les relâchent toujours.

Dans la cité, c'est plus chez moi et je m'y sens maintenant comme un étranger. Mais c'est de là que je viens. Ce sont mes racines. Mes petits



frères se sont bien acclimatés au XXème arrondissement, pas moi. Je ne supporte pas ces vieux immeubles tous sales. Ok, la cité elle est dégueu, mais c'est un peu dans l'ordre des choses, non? Tu remarqueras toujours mieux une minuscule tache sur un veston à deux mille tickets qu'une large auréole sur un manteau de clodo.

Et puis c'est cette mentalité qui me fout en boule. Ici, c'est que le fric, le fric, toujours le fric. Si t'en a pas, tu dégages! Les politiques, les journalistes n'arrêtent pas de parler du problème de racisme. Conneries! En fait, les gens sont racistes envers ceux qui ne leur ressemblent pas.

Ceux qui ont du fric ont peur de ceux qui crèvent la faim et ils font n'importe quoi pour se protéger derrière des frontières et une rangée d'uniformes à leurs ordres. Ceux qui n'ont rien en veulent à ceux qui ont encore moins qu'eux. Et ceux qui n'ont vraiment rien méprisent tous les autres.

Moi je trouve qu'on vit dans une poubelle et que le contenu est régulièrement remué. Ceux qui vivent sur le couvercle ne sentent rien.

Des fois je marche dans les rues. En Décembre, j'aime bien. Y'a des lumières partout. Les écolos disent que c'est pas bien, que ça fout en l'air la planète. Moi je trouve que les écolos c'est des gros richards qui veulent se donner

bonne conscience. Et ce sont les pires. D'une part parce qu'ils sont plus difficilement identifiables en tant que gros pourris de pognon puisqu'ils n'ont pas cette arrogance des nantis et d'autre part ils veulent toujours aider ceux qui n'ont rien mais ils ne les connaissent pas. Ils vivent dans la même ville mais pas dans le même monde. Moi, j'irais pas donner du blé ou un coup de main à quelqu'un que je ne connais pas. D'abord parce que si je ne le connais pas, je m'en fous et puis aussi parce que si je ne le connais pas, je ne sais pas quelles sont ses attentes, ses envies, ses besoins.

Ceux qui veulent faire le bien des gens sans leur demander leur avis, ce sont les pire.

### 13. LE LIVRE

Un soir, je déambulais par les artères illuminées de la scintillante capitale... Putain, t'as vu la phrase, m'sieur! Non, non, c'est pas mon vocabulaire ça. Je l'ai entendu j'sais plus où, et j'aime bien ressortir des morceaux de phrases que j'entends ici ou là, comme des vers de rap. C'est comme des sons qui m'accompagnent. Donc ce soir là, en fait c'était hier, je trainais dans les beaux quartiers et je ruminais contre toute cette société à la noix. Je longeais des immeubles dans lesquels je n'habiterai jamais, je donnais des coups de pied dans les pneus de grosses berlines devant lesquelles je rêvais tout en maudissant leurs propriétaires. Pourquoi était-ce toujours les mêmes qui avaient droit au bonheur? J'avais envie de tout faire péter. Les rues bourgeoises étaient vaguement désertes. J'allais rentrer dans cet appart que je détestais. Parce que ma mother elle a peut-être bien fait de se barrer de la cité et d'y laisser mon paternel lentement se noyer dans ses bouteilles, encore que, je sais pas, j'ai jamais été amoureux. Enfin, vraiment

amoureux que le ventre te fait mal et que tu deviens jaloux et tout ça, quoi. Mais quand on se marie, ça veut dire quelque chose, non? C'est comme un contrat, tu engages ta propre vie. Et le curé il le dit bien « pour le pire et le meilleur ». Sauf que, pour nous, c'est plus souvent le pire que le meilleur. Et là, justement, faut pas lâcher. Parfois je lui en veux un peu à ma mère d'avoir laissé tombé le vieux. Des fois, quand je retourne à la cité, je vais le voir. Il traîne avec d'autres chômeurs sur les pelouses où ne pousse plus le moindre bout d'herbe ou, le plus souvent, il végète dans l'appart, affalé sur le canapé tout défoncé tellement on a fait les cons dessus mes frères et moi, enfin surtout eux, hein? Parfois, il est tellement pété qu'il en oublie d'allumer la télé. Il est pas très content de me voir. Il doit penser que c'est la mère qui m'envoie pour l'espionner, mais elle n'en sait rien. Je crois bien que si elle savait, ça ne lui ferait pas plaisir. En fait, on n'en parle plus du pater à la maison. Donc, mon père gueule bien souvent quand il me voit. Les jours où il est plus cool, c'est qu'il est bourré et là, c'est un vrai légume. C'est sûr qu'il est pas facile mon père, mais elle aurait pas dû s'en aller. Ca fout en l'air la vie d'une famille, ça. Alors tu vois, le monde c'est la merde et jusque dans ma propre famille.

Au coin d'une rue sombre, je croisai une dame qui martelait le pavé avec ses talons aiguilles. Elle portait un long manteau de fourrure et un large sac pendait à son épaule gauche. Son allure était celle des nantis, droite comme un i, son pas assuré et rapide. Bref, sûrement une bourgeoise qui n'avait pas trouvé de taxi pour rentrer dans son immeuble à la con.

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Ca n'a pas duré quatre secondes. Je ne me souviens de rien. J'étais déjà dans le métro, le large sac posé sur mes genoux. Les derniers passagers me regardaient par en dessous, d'un air soupçonneux. Je descendis deux stations plus loin.

La femme n'avait poussé qu'un cri, plus de surprise que d'effroi. Avant qu'elle s'aperçoive du vol, j'étais déjà loin.

Je sortis du métro et, à l'ombre d'un porche, je déballais rapidement le contenu du sac. Que des babioles de femme. Des sprays, un tube de rouge, une pomme, une boîte de kleenex, un bouquin, une paire de gants en peau agréable au toucher et un petit cube emballé d'un papier cadeau. Je l'ouvris rageusement. C'était une bague, mais un machin de pacotille qu'on offre aux fillettes.

Pas un portefeuille, pas une carte bleue, pas un trousseau de clés. Rien. Que des babioles à la con. Y'avait aussi un chargeur de batterie pour

téléphone mobile, un paquet d'enveloppes et un Bic. Putain! Pas un Mont Blanc, un Bic! Je pensais avoir détroussé une grosse bourge et je n'avais que piqué le banal sac d'une mère de famille qui rentrait chez elle après une longue journée de bureau, à pianoter comme une conne sur un clavier pour un patron qui lui faisait surement des avances et l'avait retenue tard à cause d'une saloperie de réunion. J'étais pas fier.

Je rentrais, les épaules pendantes. Machinalement, je jetai le vaste sac dans la première benne qui ouvrait sa gueule sur le trottoir. Je fis dix, vingt mètres peut-être, puis je retournai, fouillai rapidement dans le container, sortis le sac et empoignai le bouquin. Tout le monde dormait dans l'appart quand je poussai la porte délicatement. Sans bruit, je me glissai dans mon pieu et je m'endormis d'un sommeil haché.

Ce matin, j'ai avalé un bol de céréales et suis sorti avant que ma mère ne se lève. J'ai pris le métro. Passé le périph. Et je me suis installé sur un muret délabré de la cité, dans le neuf trois.

J'ai ouvert le livre.

J'aime les mots, j'aime les rimes, mais j'aime pas lire. Les bouquins, c'est écrit par des bourges pour des bourges, avec des mots trop compliqués et des phrases alambiquées que je ne comprends pas. Les bouquins, c'est fait par

ceux qui ont fait des études pour que d'autres premiers de la classe puissent les lire et se foutent de la gueule de ceux qui triment. J'ai pas raison? M'étonnerais que beaucoup de mineurs aient lu Zola, et rare sont les prolos à connaître Marx. La littérature c'est juste un moyen de se donner bonne conscience, comme les médecins du monde ou les restos du cœur. De toute manière, mes potes n'y vont pas aux restos, ils préfèrent encore piquer au Franprix ou faire les poubelles que d'accepter l'aumône. J'ai lu la première page.

*Pourrie jusqu'à la moelle. Cette putain de ville est putréfiée de l'intérieur. Je marche dans les rues sales. Même la pluie est dégueulasse, on dirait de l'eau croupie qui tombe sur ma tête. Je zone dans des cages d'escaliers délabrées. Fume un peu, mais jamais de piquouze, faut pas déconner. De toute façon, tout ce business sur la dope, ça rapporte toujours aux mêmes. Des dollars aux gros trafiquants, des gardes à vue pour les petits dealers. Pourrie jusqu'à l'os cette salope de ville.*

Je ne savais pas pourquoi j'avais fait demi tour pour récupérer ce bouquin. Ni pourquoi je m'étais levé aux aurores et partis dans la cité pour lire ce livre. Comme une force en moi qui me dictait ce que je devais faire.

Pour la première fois de ma vie, un bouquin me

plaisait. Les mots formaient une musique, comme un long rap scandé en rythme. Avant midi, j'étais arrivé au bout de l'histoire. L'histoire d'un gars, un révolté comme moi, qui subissait une vie de misère, de vexations, d'oppressions, d'humiliations. Sans réagir. Jusqu'au jour où il rencontre un type qui lui explique comment tout ça fonctionne, la complexité des rouages, les choses dissimulées et celles qu'on ne cherche pas à voir, bref un mode d'emploi comme quand tu achètes un meuble en pin à monter toi-même. Et là, tout devenait limpide, tout s'éclaircissait dans ma tête à la lecture de ces lignes. Une révélation.

Le type du roman, il finissait par relever la tête, ne se laissait plus marcher sur les pieds, et, d'une impulsion au fond de la piscine, il remontait à la surface. Gloire et fortune, tout lui réussissait sans qu'il le veuille vraiment. Comme si le changement de son état d'esprit l'avait propulsé sur des rails qui menaient directement à la richesse et au pouvoir. Il suffisait de penser autrement pour que les choses soient différentes, que le déroulement de toutes les actions soit changé. La réussite n'était plus un but, mais la conséquence logique de cette façon de voir, en maître et non plus en esclave, en provoquant son destin sans plus jamais le subir.

Il fallait relever la tête. Et avancer. C'était pas



compliqué.

Dans le roman, les circonstances dans lesquelles le héros se révélait étaient particulières. La guerre et le désordre régnaient. C'étaient là les conditions de la réussite. Il fallait le désordre pour reconstruire quelque chose de neuf ensuite.

## 14. JULIE, PLUS TARD...

Un vaste entrepôt. Des centaines de containers contenant des milliers d'habits. Pêle-mêle se côtoient pulls et chemises, des jambes de pantalons s'entremêlent, quelques manteaux réchauffent des chaussettes solitaires, ici une écharpe multicolore, là le pompon d'un bonnet d'enfant. Des vêtements de toutes les tailles, de toutes les couleurs, bâtis de toutes les matières, et dans cet océan de tissus, des mains habiles qui trient, sélectionnent, répartissent, classent. Le froufrou des étoffes ainsi démêlées accorde à ce lieu immense un peu d'intimité.

Parmi les femmes qui s'activent au milieu de cette montagne de guenilles, on peut apercevoir Julie. Cela fait deux mois qu'une fois par semaine, elle vient offrir sa contribution à l'association « la Dignité par l'Habit » qui œuvre afin de proposer des vêtements décents pour les plus démunis, en particulier les enfants.

Chaque Lundi, après les cours, Julie emprunte le métro et se rend en proche banlieue, dans cette halle surplombée d'une gigantesque

verrière, lieu de dépôt de la collecte rigoureuse que d'autres bénévoles ont organisée. Ici s'achève le parcours de milliers de tenues, principalement des affaires d'enfants devenues trop petites. Ici commence leur seconde vie. Une armée de bénévoles collectent les vieilles frusques, relayées par d'importants messages pleine page dans les journaux parisiens, des annonces sur le net et une vraie campagne marketing digne d'un produit que l'on voudrait promouvoir. Une organisation sans faille. Des reportages lors des journaux télévisés. Rien n'est laissé au hasard. On a même installé dans plusieurs déchetteries des containers flanqués du logo de l'association (une main d'adulte tenant celle d'un enfant) aux couleurs flamboyantes, certaines mairies servant de relais.

« Donnez une seconde jeunesse à vos vieux habits ». Le slogan est imparable, les démarcheurs plus efficaces que les meilleurs courtiers d'assurance. Une affaire bien huilée dans laquelle Julie a débarqué.

Quand elles l'ont vue arriver, la mine défaite, le teint blafard, les bénévoles s'occupant du tri ont bien compris qu'elle avait autant besoin d'aide qu'elle pouvait en apporter. Qu'importe. On a toujours besoin de petites mains. Dans les premiers temps, elles n'ont pas été tendre envers elle, lui faisant bien comprendre

qu'elles la prenaient pour ce qu'elle était en réalité : une petite bourgeoise trop gâtée qui ne savait plus quoi faire de sa vie alors qu'elle n'avait pas seize ans.

Simone a été la seule à comprendre ce que recherchait Julie. Mais avant de l'accepter au sein de l'association, elle lui a demandé de l'accompagner lors d'une tournée de distribution, qui constituait l'autre extrémité de cette chaîne de solidarité. Les volontaires n'avaient plus le même profil que ceux qui se chargeaient de récolter les habits. Autant ceux-ci avaient un faux air de commerciaux, chargés de séduire les nantis, ceux qui détiennent les rênes du pouvoir, un monde aisé, du moins s'en donnant les expressions, autant Simone et ses camarades ressemblaient à des assistantes sociales. Mieux, elles (il n'y avait pas un homme dans le groupe) s'habillaient et vivaient comme celles qui devaient en être les bénéficiaires.

Un samedi, aux aurores, elles sont parties dans le minibus qui ne quittait pas Simone, des cartons remplis de vêtements chauds, des cintres suspendus à l'arrière du véhicule qui faisaient tanguer les vestes et manteaux qui y étaient pendus au moindre virage, à la plus petite secousse de la route. Toute la journée, elles ont sillonné les quartiers déshérités de la capitale, écumé la proche banlieue, visité des

cités décrépies où la misère avait donné cette couleur grisâtre même au ciel.

Toute la journée, Julie et Simone ont proposé des habits, tendus des vêtements, offert des tenues, présenté des sous-vêtements comme de banals marchands de commerce. Le minibus s'arrêtait à un endroit spécifié où un petit groupe attendait déjà, dans la fraîcheur du petit matin, sous le ciel brumeux de la mi-journée, puis sous quelques rayons que le pâle soleil daignait lancer sur une place de marché, devant la Mairie ou à côté de la salle qui sert de quartier général aux Restos du Cœur.

La plupart étaient des femmes. Simone expliqua à Julie le rôle important qu'elles jouaient. La pauvreté n'exclu pas la fierté ni la dignité et la plupart des hommes se refusaient d'accepter l'aumône sous la forme d'un don de vêtements, ceux-là même qui déclinaient les offres de repas. En plaisantant, Simone lui expliqua que l'idée majeure de l'association « la Dignité par l'Habit » que toutes nommaient simplement « Déhache », était de proposer une sorte de réunion Tupperware. La seule différence était le statut social des intervenants et aussi le lieu de rencontre. On ne prenait pas le thé entre épouses modèles autour de récipients en plastique. Mais la distribution se faisait autour d'un pot. La plupart du temps une grosse marocaine arrivait avec un bidon de

dix litres rempli de thé à la menthe, une autre proposait des petits gâteaux maison. Simone déplaçait une cabine d'essayage de fortune qui, par ses rayures bleu ciel, rappelait les isolements de bord de plage à Trouville. Là, les femmes essayaient avec plus ou moins de bonheur les habits proposés qu'elles choisissaient avec soin, comme si elles avaient arpenté les rayons du plus luxueux magasin de la capitale. Elles emmenaient leurs enfants aussi et la séance d'essayage tournait parfois aux pleurs répétés des bambins dont la patience était mise à rude épreuve.

Julie voyait la misère de ces femmes, leur extrême pauvreté non dans leur tenue, toujours soignée même si elle n'était plus de la première jeunesse, mais dans leurs yeux. Un regard éteint, soumis, résigné. Elle retrouvait cette absence de lueur qu'elle voyait dans la glace de sa salle de bain, tous les matins. Mais, à aucun moment, ces femmes courageuses ne montraient cette faiblesse. Leur regard apathique, elle l'avait surpris seulement à la dérobée. Lorsqu'elles se sentaient épiées, les femmes relevaient la tête et la politesse des démunis effaçait rapidement cette résignation dans leurs yeux. Elles étaient fortes dans l'adversité, droites dans le dénuement, dignes dans leurs privations.

Julie comprit alors deux choses.

Le nom de l'association tout d'abord. Si un repas nourrissait l'estomac, l'habit alimentait cette dignité. Par ses paroles, par ses gestes, par son attitude envers elles, Simone ne leur faisait pas l'aumône, elle les considérait comme de vraies clientes avec leurs désirs, leurs refus, leurs caprices. Cela l'amusait quelque part de jouer à la marchande pour de faux. Une complicité naissait immédiatement entre elles. Simone était obèse. Mais elle était encore plus énorme par sa générosité.

La seconde chose que saisit Julie c'était la chance qu'elle avait, elle. Nul besoin d'aller se perdre au fin fond de l'Afrique pour comprendre ça. Elle était du côté des nantis et tous les droits dont elle jouissait l'obligeait à des devoirs en conséquence.

En se séparant le soir venu, éreintées par une journée riche en rencontres mais aussi d'avoir sans arrêt soulevé des cartons de fringues, fatiguées comme on peut l'être après avoir pris un bain de foule, que l'on passe sa journée à arpenter les magasins bondés ou sur le quai d'une gare à l'heure de pointe ou même l'abattement que peut ressentir un homme politique en pleine campagne.

Simone lui dit sans un soupir :

- Alors toujours envie de bosser avec nous?
- Plus que jamais avait-elle répondu. Et Simone l'avait étouffé dans ses bras en lui

plaquant deux grosses bises bien sonores sur les joues.

Ce jour là, une amitié était née.

Une vocation, peut-être.

Au fil des semaines, Julie trouvait sa place au sein de l'organisation. Brigitte lui avait appris quelques rudiments de couture et, chaque Lundi, après la séance de tri dans le vaste entrepôt, elle ramenait une bonne brassée de vêtements encore en état si ce n'était quelques boutons qui manquaient ou une poche décousue. Julie raccommodait sous les yeux de sa mère qui ne comprenait pas ce qui arrivait à sa fille. Elle était méconnaissable depuis quelques semaines. Les repas où elle n'apparaissait pas plus concrète qu'une ombre n'étaient plus qu'un vague souvenir. Julie participait à la conversation, donnait un avis tranché qui mettait ses parents dans la plus grande perplexité. Mais ses sorties contre leur petite vie bourgeoise s'étaient muées en des réflexions plus fines, plus profondes aussi. La mère était soulagée que sa fille soit plus conforme à l'idée qu'elle se faisait d'une jeune fille qu'elle avait été elle-même, mais ne pouvant comprendre que le monde avait changé entre temps et surtout, que sa fille était une autre personne, avec des besoins, des envies, des souhaits, des rêves différents.



Le père était plus soucieux, demandant des renseignements sur cette association où sa fille donnait de plus en plus de son temps. Cependant les résultats scolaires n'en pâtissaient pas, bien au contraire, et c'était là, à ses yeux, les plus importants. Pour le moment.

La tension s'était apaisée et il régnait dans la grande maison un parfum de paix. La mère de Julie s'était même mise à reprendre quelques habits avec la meilleure volonté du monde mais aussi une maladresse qui tirait quelques sourires moqueurs de sa fille. Ainsi s'installait une complicité entre elles à l'âge même où les jeunes filles se sentent plus proches de leur père que de leur mère qu'une jalousie floue sépare inconsciemment.

Dans sa tête, Julie s'était débarrassée de toutes ses envies de suicide. Il n'avait fallu que quelques semaines pour qu'elle grandisse enfin. En repensant à la Julie d'avant, elle la considérait comme une petite fille qui ne savait rien du monde. En réalité, elle ne comprenait pas pourquoi il lui était venu ce dégoût de la vie, de sa vie. La vie pouvait être belle, surtout lorsqu'on était du bon côté de la barrière. Il fallait simplement ouvrir les yeux sur cette beauté aveuglante sans pour autant ne pas voir la misère et le malheur autour de soi.

Il y a deux manières de tendre la main.

Vers le haut, attendant que quelqu'un vous

offre son aide pour se rétablir.

Vers le bas afin d'aider celui ou celle qui est à terre à se relever.

Avant, Julie ne tendait aucune main, qu'elle gardait bien enfoncé dans ses poches, repliée sur elle-même, ruminant des problèmes qui n'en étaient pas vraiment. Depuis elle avait vu, elle avait compris. Et maintenant, elle tendait sa main. Vers le bas.

Si ses parents se félicitaient de ce changement d'attitude, Julie continuait de les considérer comme de gentils bourgeois, complètement déconnectés du monde réel. Elle repensait à son livre sur l'apartheid que sa mère lui avait offert lors de sa période « sauvons le continent originel, rendons l'Afrique aux africains ». Deux mondes, deux sociétés se partageant les mêmes lieux selon un code très précis, où aucun écart n'était permis. Une schizophrénie à l'échelle d'un pays qui, Julie le voyait mieux à présent, s'était muée au rang mondial. Comme il existe des premières et secondes classes dans les trains et les avions, il y avait plusieurs niveaux qui ne se rencontraient jamais. D'où l'incompréhension et la peur. D'où l'envie d'immigration et le replis sur soi-même. D'où l'ensemble des problèmes que l'on rencontrait dans ce monde à deux vitesses.

En revanche, l'étroit lien qui la liait à sa grand-mère paternelle, la fameuse Juliette, s'était

renforcé. Elle était la seule de sa famille à la considérer maintenant comme une vraie adulte, une jeune fille majeure et responsable.

- Il me semble que tu as ouvert les yeux, ma fille.

Juliette appelait toujours Julie « ma fille », et cela depuis qu'elle était toute petite. Julie pensait qu'elle comblait ainsi deux regrets : celui de n'avoir eu que des garçons et d'autre part, le fait que ceux-ci n'aient pas suivi le chemin qu'elle aurait désiré pour eux. Juliette disait souvent qu'ils avaient réussi DANS la vie, pas qu'ils avaient réussi LEUR vie. Elle les aimait bien quand même, mais sa petite fille la comblait totalement, spécialement depuis qu'elle s'était investie dans une œuvre humanitaire de proximité et que son regard avait repris des couleurs. Juliette était fière de sa petite fille.

## 15. PATRICK MONTAINE, PLUS TARD...

Un mois s'était écoulé depuis son entrée timide dans l'association lorsque Simone lui avait présenté le responsable de l'organisation. Julie était un peu intimidée par le personnage mais Simone l'avait rassurée.

- Tu sais, il gère un truc immense, mais il est aussi simple que n'importe qui. Quelqu'un de cool, tu vois, qui aime bien rencontrer les gens qui travaillent ici, ceux qui donnent de leur temps pour cette grande cause. En revanche, il est intraitable avec les autorités, les politiques, les banques, tout ça. Tu vas voir, tout va bien se passer.

Le portrait que lui avait brossé sa nouvelle amie apaisait Julie mais elle tremblait presque lorsqu'il lui serra la main.

Il portait un léger pull vert bouteille sur un jean rapiécé et une paire de baskets. Ses cheveux davantage poivre que sel étaient coupés courts, son nez accusait une disgracieuse bosse qui sur tout autre visage aurait déséquilibré l'ensemble mais qui, là, conférait une assurance rehaussée par un regard de lynx. Lorsqu'il vous regardait, on imaginait sans peine qu'il pouvait voir dans votre âme le plus petit détail caché.

Julie frissonna.

- Pas chaud, hein? fit-il cependant que son regard disait tout autre chose, entre le « je sais que c'est impressionnant d'être en face de moi, mais je ne suis pas le méchant loup » et un « même la machine la plus perfectionnée a besoin que ses petits rouages fonctionnent parfaitement ».

Julie balbutia quelques mots inintelligibles et il se fendit d'un grand sourire.

- C'est bien, c'est très bien ce que vous faites conclu-t-il, toujours le sourire aux lèvres.

Julie était subjuguée et se maudissait de n'avoir pas été à la hauteur. En fait, au fond d'elle-même, Julie était tombée amoureuse.

Le responsable quitta Julie et Simone et continua sa tournée. Il aimait bien respirer l'odeur des vieux vêtements, ça lui rappelait sa jeunesse quand son père récoltait les vieilles fripes pour Emmaüs. Plus tard, fier de ses diplômes, il avait eu honte de ses années. Plus maintenant. Et il reprenait le flambeau.

Cette idée solidaire, il l'avait eu juste il y a trois mois. Et depuis, tout s'était enchaîné à la vitesse de l'éclair. Son charisme, sa facilité dans les rapports humains lui avaient fait gagner de précieuses étapes.

Le principe était tout simple : réorganiser le système afin d'éviter le gaspillage et en y

faisant participer les acteurs eux-mêmes.

Il avait commencé par récupérer un vaste entrepôt qu'une mairie de la banlieue avait hérité suite à la délocalisation d'une entreprise peu scrupuleuse quant au contrat social. Le long weekend de Pâques avait permis aux dirigeants d'engager une équipe de déménageurs un peu spéciaux qui avaient travaillé entre autres pour la mafia russe. Des pros. En 72 heures, ils avaient débarrassé les ateliers de leurs lourdes machines, nettoyé les bureaux, brûlés les papiers importants. Le Mardi matin, les employés ne se doutant de rien étaient arrivés peu avant huit heures et avaient trouvé la large grille entrouverte. Rien de plus normal, le gardien passait toujours une demi heure avant l'ouverture des ateliers, son gros trousseau de clés à la ceinture. Mais ce matin, pas de gardien. Les hommes et les femmes pénétrèrent dans les vestiaires pour enfiler leur tenue de travail lorsqu'ils constatèrent que la pièce était vide. Les armoires métalliques avaient disparu, la petite table où trônait la machine à café et les recharges de filtres, la boîte de sucre. Un contremaître s'avança dans l'atelier. Tout s'était évaporé. Le siège social s'était envolé vers des pays plus chaud et moins regardant sur les primes de Noël et les conditions de travail. Injoignables, les responsables avaient fait la

une des journaux un temps, puis tout le monde avait oublié, excepté les cent soixante employés qui attendaient une utopique prime de licenciement.

Le maire s'était laissé convaincre et le vaste entrepôt avait connu une deuxième vie. L'un des anciens tourneur passant devant son ancien lieu de travail avait été intrigué par le remue ménage qui avait lieu par delà la grande grille rouillée. Il s'était avancé.

Maintenant, il venait ici cinq fois par semaine comme au temps où il travaillait derrière sa machine pour un salaire ridicule. Aujourd'hui, il n'était pas payé, mais il aimait ce qu'il faisait. Il soutenait le grand projet avec toute sa foi, comme tous les autres autour de lui. Des anciens collègues étaient revenus.

Dans cette immense salle, ceux qui avaient un savoir ou un savoir faire en faisaient bénéficier les autres. Ici, des tonnes de vêtements collectés dans un périmètre de plus en plus large étaient remis en état et donné à ceux qui en avaient besoin.

On avait installé une batterie de cuisine au bout de l'entrepôt et, chaque matin, trois grands gaillards déchargeaient une camionnette remplie d'invendus glanés sur les marchés et auprès des supermarchés qui avaient bien voulu jouer le jeu. Des aliments sains mais à l'aspect trop rebutant pour une clientèle toujours plus

exigeante ou ayant des dates de consommation optimum dépassées d'une journée. Les aliments étaient ensuite cuisinés sur place, le matin même, par ceux qui venaient bénéficier d'un repas chaud. On ne se contentait pas de simplement nourrir ceux qui avaient faim. On les faisait participer à l'élaboration de leur repas. En moins de trois mois, quatre personnes avaient déjà retrouvé du travail dans la restauration. Quatre personnes qui ne savaient pas faire cuire un œuf en entrant dans l'entrepôt.

Mais cela ne s'arrêtait pas à remplir des estomacs. Quantité de petits ateliers avaient vu le jour. Ici, un ancien menuisier qui s'ennuyait dans son petit pavillon de banlieue depuis qu'il était en retraite, maniait le rabot et la scie, montrant, expliquant, formant une bonne douzaine d'apprentis qui s'étaient découvert une nouvelle passion pour le travail du bois. A l'étage, lieu des anciens bureaux de l'entreprise trop peu scrupuleuse, deux jeunes femmes apprenaient à lire à quelques étrangers maîtrisant mal la langue et les aidaient à remplir des tonnes de formulaires administratifs. On avait installé une grande plaque de contreplaqué et un champion d'informatique initiait grand-mères et laissés pour compte sur d'antiques PC récupérés dans plusieurs entreprises.



Le responsable savait influencer ses interlocuteurs, charmer son monde. Très vite, on lui faisait confiance. C'est fou ce que, avec un peu de bagout, on arrivait à entreprendre. Il était le déclencheur, ensuite c'était la bonne volonté des hommes et des femmes qui faisaient le reste, en réalité le plus gros du travail.

Et les projets de cette entreprise si particulière allaient bon train. On pensait déjà étendre le principe à d'autres lieux en banlieue. Une équipe d'électriciens formés ici comme bon nombre de personnes, sillonnait déjà les villes avoisinantes, réparant gratuitement les téléviseurs en panne, changeant des ampoules chez des mamies peu enclines à grimper sur une chaise, effectuaient le branchement d'ordinateurs restaurés à l'entrepôt pour le bien de familles n'ayant pas accès à une telle technologie.

Tous les mercredis, une nuée de gamins venaient écouter mamie Jeannine leur faire la lecture d'un conte ou d'une histoire fantastique. On organisait des pièces de théâtre, on composait un orchestre, une chorale. Une lande située derrière l'immense bâtiment venait juste d'être bêchée et, avec le retour des beaux jours, quelques jardiniers à la main verte partageaient leur passion avec des novices pas toujours très habilles.

On récupérait, on réparait, on apprenait, on s'amusait, on donnait, on échangeait. Une convivialité sans borne s'était instaurée tout naturellement. Des centaines de gens qui ne voyaient plus personne quelques semaines auparavant, renouaient des liens sociaux primordiaux.

Il n'y avait ni contrainte, ni horaires, ni obligation. Les gens qui venaient donner de leur temps, partager leur savoir, transmettre leur qualification, étaient motivés par un but autrement plus fort et important que l'argent. La considération. Redevenir quelqu'un. Ici, on se saluait, on demandait des nouvelles pas par politesse mais par réel intérêt. Un petit village reprenait vie. Parler de pays merveilleux, d'une utopie réalisée est un peu exagéré. Certes, il y avait des tensions, des coups de gueule. Pas facile de faire cohabiter des personnes venues d'horizons, de cultures, de parcours tellement différents. Mais nul stress ne planait sur cette entreprise d'un nouveau genre. Ici, on échangeait constamment. Il n'y avait pas d'un côté ceux qui possèdent et qui donnent et de l'autre, ceux qui demandent. Chacun donnait un peu de lui-même et souvent était étonné de se rendre compte qu'il avait une telle richesse en lui. Les instructeurs apprenaient autant qu'ils instruisaient sûrement parce qu'à la base, personne n'avait suivi de formation pour

former. On venait de milieux divers apporter sa pierre à l'édifice. Le moindre savoir était partagé, si futile soit-il.

Chacun a un trésor en lui. Certains ne le savent pas encore, c'est tout.

Pierrick Montaine était si fier de sa réussite qu'il ne regrettait en rien sa démission de son poste de conseiller financier au sein d'une grande banque. Toutefois, les premières semaines furent éprouvantes. Lui qui n'avait vécu que pour le Dieu dollar toute sa vie, qui était branché sur toutes les places financières du monde, qui vivait dans un monde virtuel, quatre ou cinq ordinateurs continuellement placés en face de lui et autant de téléphones mobiles pour rester en prise avec ce monde devenu fou, il avait presque fait une dépression. Puis il s'était lancé dans son nouveau projet avec la même rage, la même vigueur qu'il donnait pour manier des millions de dollars, donner des ordres d'achat et de vente. Il avait démarché en direct, en vrai, en « live » suivant l'une des expressions de son ancienne vie. Ce n'étaient plus d'hypothétiques personnes au bout du fil, ils étaient bien là, devant lui, avec leurs gros visages rougeaud, leurs tics de comportement, leur calvitie précoce, leur costume mal coupé, leur parfum trop prononcé, leurs mains fermes, moites ou nerveuses. Et

leurs sourires. C'est ce que Pierrick préférait dans ces échanges. S'il avait pu, il les aurait collectionnés, ces sourires. Pas un ne ressemblait à celui de son voisin.

Des sourires profonds, venant du fond du cœur, qui ne laissaient pas voir les dents, mais qui réchauffaient comme un grand soleil.

Des sourires pincés, échappés d'une politesse trop visible, qu'il rencontrait souvent au sein des administrations, passage obligé pour monter quelque projet que ce soit.

Des sourires francs, dévoilant une rangée de dents pas toujours impeccables, sonores et aussi extravertis qu'un bon rire.

Des sourires timides, empruntés d'une réserve appartenant à ceux qui ont en horreur les bains de foule, qui préfèrent les entrevues seul à seul dans un bureau, un environnement qui les rassure.

Des sourires de toutes sortes, appartenant à des hommes et des femmes de tous horizons. Pierrick avait l'impression que le monde s'ouvrait devant lui. Fini l'uniformité de la grande famille de la finance, terminé les mondes virtuels. Dorénavant, il prenait la vie en pleine face, avec toutes ses différences, ces distinctions, ces diversités, ces nuances, ces particularités, ces contrastes. Il avait vraiment l'impression de faire partie d'une multitude, d'être une pièce d'un grand puzzle, un atome,

une cellule d'un tout qui le dépassait. Du coup, les formules toutes faites qu'on apprenait dans les écoles de commerce ne suffisaient plus. Il fallait s'adapter à son interlocuteur, jamais le même. Personne ne sortait du même moule. Si c'était gratifiant, il fallait reconnaître que c'était épuisant du même coup.

Dans l'enceinte de l'entrepôt, même constatation. Ceux qui n'avaient rien possédaient un cœur. Cela ne s'achète pas. Sous des dehors rugueux, Pierrick sentait percer une générosité sans égale, un mot banni du monde d'où il venait. Il lui fallait tout réapprendre. Chaque nouvelle rencontre lui en apprenait autant sur lui-même que sur son interlocuteur. Les jours passaient sans jamais se ressembler.

Ce qui lui tenait particulièrement à cœur c'était la bibliothèque. Il avait absolument tenu à ce qu'existe un lieu d'échange de bouquins et d'idées au sein de l'entrepôt. Lorsqu'on lui demandait pourquoi il y tenait tant, il ne répondait rien, mais un large sourire nostalgique se dessinait sur son visage réjoui.

Au début, on ne trouvait qu'une dizaine de livres usés sur les étagères de cette bibliothèque un peu particulière. Comme chaque discipline échangée ici, il n'était pas question de venir emprunter un livre et le rapporter une semaine plus tard. On devait s'investir dans chaque

action. Ceux qui recevaient donnaient à leur tour.

Un club de lecture s'était formé en même temps que les rayons se remplissaient. Lorsqu'une personne ramenait un livre après l'avoir lu, il devait raconter pourquoi il l'avait apprécié ou les raisons pour lesquelles il n'avait pas aimé, voire ce qu'il l'avait rebuté au point de ne pas finir l'ouvrage. Les plus timides, les moins à l'aise en public, devaient néanmoins mettre par écrit en quelques lignes à la fin du livre leur point de vue littéraire.

On formait des lecteurs mais aussi des critiques. Prendre du recul vis-à-vis d'une œuvre, savoir raisonner sur un texte, ne pas se laisser submerger par les idées d'un autre, fut-il un génie, mais pouvoir les intégrer à sa propre conscience.

On s'occupait des mains des personnes désoeuvrées, mais aussi et surtout de leur esprit.

## 16. MADAME MARCELLIN PLUS TARD

Une vieille dame vint un jour. Son maintien dénonçait son appartenance à un milieu aisé et socialement élevé. Instinctivement, les membres du club de lecture prirent une attitude emprunté en sa présence, comme lorsque la maîtresse d'école entrait dans une salle de classe. Elle s'excusa tout d'abord de venir les mains vides, mais que si deux ou trois gaillards bien costauds voulaient bien déménager sa bibliothèque personnelle, elle se ferait une immense joie de participer à cette heureuse initiative d'une si importante contribution sur le plan social et culturel.

Quelques femmes ne purent retenir quelques gloussements moqueurs devant un air aussi empesé, des propos d'un autre siècle et un maintien parfaitement anachronique. Si elles avaient su que cette vieille dame tout droit sortie des quartiers chics parisiens allait devenir leur plus grande amie quelques semaines plus tard, elle auraient ri davantage, s'esclaffant pour tout de bon.

Deux jours plus tard, une équipe de véritables déménageurs patientaient devant la lourde porte de cet imposant immeuble dans le quartier le plus chic de la capitale.

- Madame Marcelin, s'il vous plait! hurla dans l'interphone un homme habillé d'une salopette bleu foncée.

- C'est elle-même. Que puis-je faire pour vous, mon ami? L'homme fut secoué d'un rire aussi inattendu qu'imprévisible. Le langage de la vieille dame s'accordait peu avec le quotidien de ces laissés pour compte. Son collègue répliqua qu'on devait récupérer quelques livres pour l'association « au fil des pages ». Lui était attifé d'un pull aéré, selon son expression : les grosses mailles laissaient des ouvertures béantes qui n'étaient plus des trous mais de véritables gouffres et un béret de feutre qui avait dû être d'un noir perçant il y a quelques décennies mais qui, aujourd'hui, tendait davantage sur un gris foncé couvrait son crâne largement dégarni.

Madame Marcelin, née Lemesnil s'empressa-t-elle d'ajouter, les fit monter et leur indiqua une bibliothèque équivalent à cinq fois le nombre de volumes qu'on pouvait trouver à l'entrepôt, tous dans un parfait état, certains bénéficiant d'une reliure de cuir et quelques unes de ses pièces valant une fortune.

L'homme à la salopette cessa de rire devant l'étendue du travail.

- Vous ne les avez tout de même pas TOUS lus s'inquiéta-t-il. Madame Marcelin, principalement née Lemesnil, reconnut les



avoir non seulement tous lus mais certains plusieurs fois et même connaître de larges passages de ses préférés. L'homme au béret ne put retenir un juron qui n'était pas précisément le quotidien du langage châtié de la vieille dame.

- Si on avait su, on serait venu à cinq ou à six. Madame Marcelin, définitivement née Lemesnil, eut un sourire empli de commisération et leur offrit le thé. N'osant pas avouer leur préférence pour des boissons plus vivifiantes quant à leur taux d'alcool et, dans le même temps, leur répulsion pour ce breuvage pour « femmelette », opinion que nous nous empressons de ne point partager, ils avalèrent un plateau entier de douceurs sucrées du bout des doigts pour faire passer l'étrange liquide jaunâtre dont l'homme à la salopette dirait plus tard que cela lui évoquait la bière sans la mousse.

Mais le plus étonnant ne fut pas que les deux hommes, véritables armoires sans glace (ils ne portaient effectivement pas de lunettes), tombèrent sous le charme de la vieille dame, mais plutôt sous celui, plus pernicieux, du rituel du thé. Gaston et Léon, habitués au saucisson et à la bière, se découvrirent une véritable passion pour les petits fours et le breuvage royal de sa majesté.

Dès lors, leur avis sur le sujet changea

totallement, accompagné de forces démonstrations et explications tendant à convaincre quiconque que le thé était une boisson bien plus virile que les alcools les plus corsés, que si les trois quarts de la planète en consommait c'est bien parce que le liquide aromatisé aux plantes avait de sérieuses et indéniables qualités et que la douceur sucrée des accompagnements était bien plus fine que le grossier goût de la charcutaille. Bref, on ne reconnut plus Léon et Gaston. Mais le changement le plus spectaculaire venait de Madame Marcelin, toujours née Lemesnil.

On aurait dit qu'elle laissait une vieille peau de serpent derrière elle, mieux : elle abandonnait son épaisse carapace et s'ouvrait aux autres.

D'habitude cantonnée dans son immense appartement, se faisant livrer ses courses, n'ayant que peu de contact avec le monde extérieur et quand cela arrivait, ne pouvant s'empêcher de critiquer, juger, fustiger à la ronde. Elle fit moins appel au service de taxi, et osa arpenter les trottoirs et les autobus bondés. Elle découvrit que, pour peu qu'on laisse fondre la glace qui entoure notre propre cœur, les gens peuvent être charmants. Un sourire engendre un sourire en retour la plus part du temps.

Mais c'est au sein de l'association « au fil des pages » qu'elle s'illumina totalement. Elle

instaura un service de lecture aux plus jeunes, souvent des gamins illettrés. Chaque Lundi d'abord, puis trois fois par semaine et enfin presque tous les jours, elle venait à l'entrepôt (dans ce cas, Maurice l'accompagnait) et lisait. Mais contrairement à son habitude, elle lisait à haute voix et devant un public de plus en plus nombreux. Parfois, parmi les jeunes têtes, on retrouvait la mine enjouée de Léon et Gaston ou d'autres adultes venus écouter les meilleures pages de Daudet, Lamartine, Pagnol ou Zola, lus par une voix claire et suffisamment forte, faisant passer l'émotion, captivant son auditoire comme un vrai professionnel, si bien qu'un jour, on demanda à madame Lesmesnil (elle avait réussi entre temps à définitivement abandonner le patronyme de feu son époux) de faire du théâtre.

- Ce n'est pas à mon âge que je vais me lancer à la conquête d'un César tout de même. Antoine, le cinéphile de la bande lui parla de Richard Farnsworth, qui avait été nommé dans la catégorie Oscar du meilleur acteur à 79 ans pour son rôle dans le film de David Lynch « Une Histoire Vraie ». Tout le monde voulu voir ce film nostalgique empreint d'une vraie humanité et aussi tendre qu'une madeleine trempée dans une tasse de thé. Léon et Gaston crièrent au sacrilège : on ne trempe rien d'autre que ses lèvres dans le nectar parfumé!

Quoiqu'il en soit, le responsable du vidéoclub du coin ne comprit absolument rien à cette frénésie de location autour d'un film vieux de plus de dix ans.

Madame Lemesnil puisque désormais tel était son nouveau nom dans sa nouvelle vie, était méconnaissable aux yeux de ses voisins.

Elle, qui les ignorait superbement il y a encore quelques semaines, avait toujours une attention, un mot gentil. Elle s'intéressait à leur quotidien, se préoccupait de leurs soucis, était prévenante et aimable. Un jour ensoleillé faisant place à une nuit sans lune.

Au parc où elle se rendait toujours, elle s'asseyait sur n'importe quel banc, peu importe qu'il soit oui ou non occupé. Elle engageait la conversation avec les jeunes mères de nourrissons, poussait l'exploit jusqu'à émettre un sourire bienveillant aux rejetons criards, à flatter le pelage des chiens qui déambulaient tristement dans le square. Un jour, elle fit même un exposé sur la vision sociétale d'Albert Camus dans ses œuvres, notamment la Peste et la Chute auprès d'un parterre de collégiens qui, juste récompense, se payèrent tous des notes de premier de la classe au contrôle suivant.

La vieille dame comprenait que la vie n'était qu'un perpétuel échange, comme le prouve le monde des cellules. En souriant aux inconnus,

vous aviez deux fois plus de chance d'observer un visage détendu, agréable et avenant qu'en leur tirant une tronche de six pieds de longs.

Elle comprit qu'on ne pouvait changer les gens à notre image, qu'il fallait les accepter tels qu'ils sont, ne pas se couper des gens et que c'était peut-être la seule et unique manière de nouer un contact qui, lui seul, avait le pouvoir de faire évoluer les comportements. Lorsqu'on veut imposer ses idées, il ne sert à rien de dénigrer celles des autres, chacun restant sur ses positions, s'y enfonçant comme pour éviter qu'une large bourrasque ne vous fasse tomber. En acceptant le dialogue, vous aviez toutes les chances de faire partager vos conceptions, vos idées dans l'esprit de l'autre. Pourtant, Madame Lemesnil ne pensait même plus à convertir son monde. A force de côtoyer des gens différents, vous appréciez toutes ces nuances qui empêchent le monde d'être ennuyeux.

Cependant, si elle sacrifiait à une certaine familiarité, elle restait irréprochable sur les tournures qu'elle employait, sur la syntaxe et son excellente diction. Cela donnait un cocktail plutôt réussi, une élégance qu'ont les hommes habitués aux protocoles lorsqu'ils évoluent en tenue de sport, un maintien dans l'attitude et dans les gestes même une fois débarrassé de leur plastron. Bref, un gentleman à la plage ou

sur un terrain de cricket. Affable, gai, joueur sans pour autant se démunir d'une certaine réserve, une distance délicate et gracieuse, le juste équilibre entre une posture altière et un comportement trop intime.

Il restait deux coups de fils à produire pour que le changement né au plus profond de Madame Lemesnil fut complet.

Un soir qui ne se différenciait d'aucune façon des autres soirs, elle composa le numéro de sa fille. Elles ne s'étaient pas parlé depuis des mois et elle avait eu des mots glacials envers elle.

Elle lui reprochait d'avoir gâché sa vie, rien de moins.

Si elle n'avait pas réussi dans la vie, elle avait réussi SA vie. Un travail modeste. Attachée aux services sociaux d'une ville moyenne, elle aimait son travail, s'y sentait utile pour la communauté. Et puis elle avait rencontré Fabrice, avec qui elle avait eu deux enfants. Si ce n'était plus la passion dévorante des débuts entre eux désormais, leur amour était resté intact, belle performance pour des quadras s'étant mariés si jeunes. Sa vie, elle l'aimait, la revendiquait, elle ne l'aurait échangée pour rien au monde. Elle n'était envieuse de personne ni de quoi que ce soit. Les reproches de sa mère ne l'atteignait plus dorénavant. Elle avait coupé les ponts. Cette blessure s'était lentement

cicatrisée. Sa vie était ailleurs, auprès de son mari, de ses enfants, d'un cercle d'amis restreint mais solide, d'un travail épanouissant. Dans les premières années, elle avait souffert des remontrances et des non-dits de sa mère. Aujourd'hui, elle avait tourné la page. Ses enfants ne connaîtraient jamais leur grand-mère. Après tout, il y avait plus grave, non?

Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle reçut le premier coup de téléphone, un soir. Un soir comme tous les autres soirs, sans particularité aucune. Le ton n'était plus le même. Sans pour autant s'excuser de son comportement passé, la vieille dame demandait des nouvelles, ne portait aucun jugement sur les réponses de sa fille. Et puis, chose nouvelle, elle paraissait s'être débarrassée d'un égoïsme insidieux qui la poussait toujours à considérer que ce qui lui arrivait à elle était d'une tout autre importance que les aléas subis par les autres.

Elle resta interloquée suite à cet appel, qu'elle ne pensait jamais être suivi de nombreux autres. Sa première pensée fut que sa mère allait mourir et qu'elle réglait ses comptes en quelque sorte, qu'elle mettait son âme, sa conscience à jour avant le grand saut, comme on se confie au curé du village avant de trépasser.

Elle appela son frère, parti en Afrique construire des puits voilà vingt cinq ans. Lui

aussi avait subi le même traitement que sa sœur, simplement amorti par la distance géographique d'une part et culturelle de l'autre. Le frère et la sœur maintenaient un contact régulier. Il lui avoua ne pas avoir eu de nouvelles de sa mère. Peut-être n'avait elle plus son numéro? Mais une semaine plus tard, il appela sa sœur pour lui annoncer que lui aussi avait reçu un coup de fil on ne peut plus surprenant. Il partagea alors le sentiment de sa sœur : leur mère était sûrement gravement malade, un cancer peut-être, et ne tarderait pas à mourir. Ils n'en ressentaient presque aucune émotion, des années de dédain de sa part en avaient fait quelque part une inconnue aux yeux de ses propres enfants.

Lorsqu'ils reçurent un second, puis un troisième appel et qu'enfin, une relation gelée depuis des années reprit régulièrement entre la mère et ses enfants, ils comprirent qu'elle n'était pas à l'article de la mort mais au contraire bien vivante. Une sorte de renaissance.

Un weekend où les cerisiers illuminaient la campagne de leurs fleurs printanières, Madame Lemesnil rendit visite à sa fille. Deux cent cinquante kilomètres de Paris. Les vertes prairies Normandes. Le vent dans les haies. Les chemins encore arrosés d'une pluie d'avril. Le



clocher du village sonnait les douze coups de midi. L'odeur du rôti mijotant et embaumant la cuisine donnait sur une pelouse où un labrador était étendu sous le soleil dominical.

Les petits enfants, deux grands adolescents un peu empruntés, étaient là, ne sachant que faire de leur mains, de vraies paluches de maçon. Ne sachant que faire de tout leur corps grandi trop vite.

Madame Lemesnil fut réellement ravie de cette rencontre pour le moins surréaliste. Une grand-mère rencontrant pour la première fois ses petits enfants qui la dépassait de deux têtes.

Tout se passa comme dans un rêve.

Sa fille n'en revenait pas. On avait changé sa mère. Lors de leurs coups de fil, Madame Lemesnil n'avait pratiquement pas évoqué sa nouvelle vie. Sa fille allait de surprise en surprise.

- Finalement, on fait un peu le même travail finit elle par conclure. Et toute la tablée de s'esclaffer dans un rire communicatif.

L'après midi, on entama une balade dans les bocages environnants sous un soleil qui réclamait le port de chapeaux ou de casquettes et on finit la promenade sous un crachin qui commandait de se couvrir de capuches.

On ne vit pas passer le Dimanche, c'est tout dire.

## 17. LE PETIT HOMME, PLUS TARD

L'entrepôt commençait à être connu. Des articles étaient parus dans la presse nationale. Une équipe de télévision avait tourné un sujet pour le vingt heures. L'idée commençait à faire des émules dans les grandes villes de province. Pierrick Montaine était fier de sa réussite qui était surtout celle de toutes celles et ceux qui lui avait fait confiance; des laissés pour compte qui, d'une manière, prenaient leur revanche. Mais aucun sentiment de vengeance ici. Chacun était fier et satisfait de faire partie du mouvement. Parallèlement à l'idée qui flottait dans l'air de l'entrepôt que le mieux était préférable au plus, qu'il ne fallait pas toujours systématiquement rechercher le profit et la réussite à tout prix, qu'il valait mieux s'étendre horizontalement que grandir indéfiniment vers le haut, se développait le sentiment que les plus faibles étaient d'une certaine manière les plus forts. Pierrick n'avait pas attendu qu'un décret d'un quelconque ministère permette de monter une telle structure. Il avait mis son talent de persuasion au service d'un système qui fonctionnait grâce à la volonté, aux capacités et au savoir de tous ceux qui avaient cru au projet.

Maintenant que l'idée se développait ailleurs, faisant tache d'huile, il n'était pas question d'en faire un nouveau consortium, mais au contraire de laisser libre toute nouvelle entreprise, en échangeant plutôt qu'en ponctionnant. Rester modeste, telle était la clé de la réussite. Le monde n'avait nullement besoin de grands trusts, de multinationales, de concentrations sans fin permettant à une poignée d'hommes d'amasser une fortune quand la totalité se retrouvait sur la paille. Les espèces les plus modestes n'avaient-elles pas traversé les différentes extinctions massives qu'a subi la planète? Les dinosaures n'ont pu supporter un hiver sans soleil de plusieurs années. La chute des grands empires ne résultaient-ils pas de ce désir de voir toujours plus grand, toujours plus haut? L'immense est l'ennemi du bien.

Le temps était peut-être venu de vivre différemment, sur un principe et des valeurs plus féminines, mettant en avant davantage l'entraide, la compassion, l'altruisme et l'échange en lieu et place d'une supériorité affirmée, arrogante et égoïste.

Le petit homme au costume élimé se rendait chaque jour à son obscur travail, son modeste emploi, son insignifiante existence. Et chaque soir, il faisait une halte dans le petit café

marquant l'angle de la rue. Il dessinait d'autres visages, d'autres scènes. Mais dans sa tête quelque chose avait changé.

Cette vie dérisoire qui le rassurait auparavant commençait à lui peser. Ses habitudes effacées qui convenaient à sa timidité malade lui devenaient un poids de plus en plus lourd à trainer. Un désir de reconnaissance perçait sous la carapace de modestie qu'il s'était lui-même bâtie.

Pour la première fois de sa vie, il avait de l'ambition.

Oh, ce n'était pas directement lié à sa personnalité, mais plutôt à sa passion du dessin. Une petite lueur éclairait son moi enfoui sous d'épaisses couches d'asservissement, d'abord faiblement, puis de plus en plus fort, avec une intensité allant grandissant, pour enfin entrer en conflit avec une timidité exacerbée. Un combat naquit au plus profond de son être. Une volonté toute neuve le poussait à agir, à sortir de sa coquille, à se lancer dans le vaste monde, cruel et sans pitié. Mais sa nature profondément douce, renforcée par tant d'années de totale discrétion, d'une si importante réserve qu'il lui semblait avancer sur la pointe des pieds, ne pas faire de bruit, ne pas se faire remarquer, un effacement complet de son être au profit de son regard sur le monde, ce tempérament tendre le retenait mieux qu'une couche de sable ne

ralentit le pas. Il n'osa pas tout de go pousser les portes d'une hypothétique reconnaissance. Il devait s'y prendre à sa façon, d'une manière détournée, de biais.

Alors, un beau jour, il acheta un appareil photo. Prit quelques clichés de ses dessins et adressa ces échantillons aux principaux journaux parisiens. Il avait foi en son travail, il ne lui manquait plus qu'acquérir foi en lui-même.

La plupart des enveloppes se perdirent dans les vastes salles de rédaction. Il reçut quelques réponses négatives en se demandant si les destinataires avaient réellement jeté un œil sur son travail. A côté de son adresse, il avait mentionné sa présence au petit café chaque soir.

Ce fut un Vendredi. L'homme entra dans l'estaminet vêtu d'un long pardessus que l'on ne rencontre plus guère que dans les films de gangsters en noir et blanc. Il s'adressa au barman en trois mots puis se retourna vers la table du petit homme, dans la direction indiquée par Joe. Il s'avança, l'air absorbé et grave. Se présenta avec la même économie de mots. Tendit une main glacée. S'assit comme le petit homme lui proposait. Il eut alors une esquisse de sourire, comme un trait provisoire en attendant une détente plus définitive. Il parlait comme le petit homme dessinait, sans mot superflu, allant droit au but avec une

précision chirurgicale dans ses termes. Chaque mot lâché avait sa place précise et ne pouvait être modifié tout comme chaque coup de crayon du petit homme représentait une attitude, un sentiment, un trait de caractère. Eut-on enlevé un simple trait que le dessin devenait bancal, en eut-on rajouté qu'il perdait de sa simplicité et de sa force.

Une précision et une économie qui plurent d'emblée au dessinateur effacé. L'enthousiasme du journaliste ne se traduisait que dans ses mots, sa figure restait figée, impassible, à peine une lueur de sourire, une détente des traits, un pétillement dans l'œil.

Le quotidien qu'il représentait proposait au petit homme une rubrique où son talent saisirait l'air du temps. S'il n'avait pas d'objection, c'en serait d'ailleurs le titre. « L'air du temps ». Mais il fallait pour accomplir cette mission, sortir de ce café. Voir le monde pour immortaliser ces détails que le commun des mortels ne voit pas. Son travail d'observation, il l'exécuterait dans la vaste société : instants de vie dans la rue, bousculades métropolitaines, faux semblants des diners de gala. S'immiscer dans le quotidien des gens, qu'ils soient célèbres ou inconnus.

Tout cela allait mettre la timidité du petit homme à rude épreuve, mais il accepta. La lente transformation qui s'opérait en lui allait

s'accélérer un tantinet. Il sentait tout au fond de lui un nouvel être, une autre personne qui n'était plus tout à fait lui-même et qui grandissait lentement, qui prenait toute la place.

Le responsable du quotidien conclut l'entretien par la perspective d'une exposition dans une galerie d'art. Mais avant cela, il devait se faire un nom, ce dont le journaliste ne doutait plus, cette fois accompagné d'un franc sourire.

Il sortit du café avec la même indifférence que lorsqu'il était entré.

Le petit homme savait que sa vie allait changer.

## 18. JO, PLUS TARD

En essuyant ses verres d'un geste machinal, répété tant et tant de fois qu'il en faisait désormais partie intégrante de sa personne comme le fait de respirer ou d'avancer un pied devant l'autre pour marcher, Joe lorgnait vers la table du petit homme. C'était la première fois qu'il ne le voyait pas solitaire, en train de griffonner le quotidien et la solitude des autres. Il ne put s'empêcher de penser à sa propre existence qui avait, depuis peu, pris une tournure toute nouvelle.

Il avait d'abord arraché les immenses affiches d'îles lointaines qui recouvraient les murs de sa petite chambre, mis une annonce pour la cession de son bar.

Il allait changer de vie.

Il avait déjà commencé.

Un mois plus tôt, il avait fait la connaissance d'une femme tandis qu'il chargeait une bonne brassée de baguettes dans son utilitaire : une poussette d'enfant qu'il avait modifié et dont il se servait pour transporter les aliments qu'il transformait en sandwiches à deux euros quatre vingt le midi.

Elle avait été intrigué par la charrette aménagée



en compartiments ingénieux qui gardaient toute leur fraîcheur aux tomates et salades, tout leur croustillant aux baguettes et qui permettait même de transporter des litres de lait ou d'eau minérale sans effort.

Elle l'avait accompagné et s'était laissée offrir un petit café au comptoir du bar encore désert dans le petit matin parisien. Joe la considérait comme tous ses clients, avec bienveillance, humanité et sympathie. Sans plus. Même si, dans son regard, il avait décelé ce petit quelque chose, ce je ne sais quoi qui vous fait faire tant et plus, courir à l'autre bout de la ville un bouquet de fleurs à la main, accélérer les battements de votre cœur au moindre retard, à la moindre pensée.

L'étincelle de l'amour.

Cela avait germé dans le cœur de Joe sans qu'il ne s'en rende compte. L'amour est comme ces graines qui restent parfois enfouies dans la terre stérile, attendant des jours meilleurs, parfois des siècles, pour germer et grandir.

Lorsqu'elle avait poussé deux jours plus tard la porte vitrée du café, Joe ne vit qu'elle. A ce moment, il comprit.

Il comprit que vivre seul sans bouger de son nid est la plus confortable des positions. On ne prend aucun risque, on traverse la vie sans s'écorcher le cœur, sans user ses semelles, sans respirer la poussière de l'existence, sans péril et

sans danger. On est bien. Tranquille, peinard.  
Cela peut durer toute une vie.

Mais ce n'est pas la vie.

Joe l'avait compris après avoir refermé le livre et là maintenant, devant cette femme, il en avait la preuve vivante.

Partir au bout du monde demande un certain courage, l'obligation de se remettre en question, d'aller de l'avant, prendre des risques, mordre dans la vie à pleine dents.

Aimer quelqu'un est exactement la même démarche.

Joe, avant même de partir sur les routes du monde, était déjà sorti de sa coquille par le simple fait de tomber amoureux.

Il y a bien longtemps que ses printemps s'étaient enfuis, mais il n'y a pas d'âge pour aimer et se faire aimer.

Quand il parlait à Jeanne, il avait vingt ans. Quand elle le regardait de ses yeux tendres et perçants comme ceux d'un chat, il en avait quinze et toute la timidité de l'adolescence le faisait encore rougir à cinquante ans passés.

Il envoya aux orties son grand principe de ne jamais s'asseoir à la table d'un client. Avec elle, il s'autorisait tout, même à se contredire. Les habitués du bar n'en revenaient pas. Joe s'était métamorphosé en quelques jours. Dans la rue, en flânant dans les jardins publics, ils se tenaient par la main, s'embrassaient sur les

bancs comme un couple d'adolescents.

Avant même d'acheter un billet de train pour l'Espagne, Joe avait commencé son tour du monde.

Etre amoureux c'est comme partir en voyage. On laisse derrière soi toutes ses habitudes, ses manies. On s'adapte. On découvre l'inconnu. On s'y plait. On change ses horaires, on n'a plus d'horaires du tout. On respire un air neuf. Ne pas savoir de quoi demain sera fait est le piment de l'existence. Joe découvrait tout ça pour la première fois de sa vie. Et ça lui plaisait. Il est probable que sans avoir lu ce livre, il n'eut pas remarqué cette femme aux yeux troublants. Sans cette simple lecture, il aurait passé sa vie derrière son comptoir, à égrener les jours, les semaines et les années. Non qu'il eut été malheureux, mais un aveugle peut-il saisir les nuances de couleurs de l'arc-en-ciel, un sourd peut-il s'émouvoir en écoutant Bach, celui qui a perdu l'odorat a-t-il le plaisir du vin?

Il ne lui demandait rien comme elle ne lui posait aucune question sur son passé à lui. Seuls le présent et parfois l'avenir avaient de l'importance pour eux. Ils se confiaient davantage leurs espoirs, leurs rêves, leurs envies que leur expériences. Il apprit tout de même qu'elle s'ennuyait ferme dans son boulot et que sa vie sans attache lui paraissait

morne et sans intérêt. Elle avait l'impression de vivre en noir et blanc. Mais lorsqu'elle posait ses yeux bouleversants sur lui, elle semblait vivre dans un monde entièrement coloré, une comédie musicale comme on n'en tourne plus, un rêve qui n'en finirait pas. Une seconde jeunesse. Elle aussi avait des envies de voyage, d'îles lointaines, de savane et de brousse, de ports grouillant de vie, de déserts à perte de vue, d'océans immenses, de fleuves puissants. Bref d'un monde dans lequel on se sente certes tout petit, mais intensément vivant.

Joe s'était demandé et avait failli lui poser la question : avait-elle lu un livre un peu bizarre? Puis il s'était convaincu qu'on pouvait très bien songer à changer de vie sans pour autant avoir été aidé par un livre.

Dans une semaine, ils allaient, elle et lui, monter dans un train qui les emmèneraient vers l'Espagne, première escale d'un voyage vers le sud, car comme il aimait à le chantonner (et c'était bien la preuve qu'il avait retrouvé ses vingt ans) « la misère serait moins pénible au soleil ».

Quelle misère? Avait-elle répondu. La misère, c'est pour les autres, avait-elle conclu. Nous deux, on ne sera jamais malheureux tant que brillera cette flamme dans nos cœurs.

Des mots qui, il y a encore un mois, l'auraient fait sourire et même se moquer d'une

sensiblerie de ménagère, l'avaient aujourd'hui touché au plus profond de lui-même. Le bonheur rend con parait-il. Qu'importe!

Demain, un acquéreur sérieux viendrait au café signer la promesse de cession. Il s'agissait d'un ancien conseiller financier reconverti dans l'humanitaire. Mais l'humanitaire de l'autre côté du périphérique, pas l'humanitaire de l'autre côté de la méditerranée. Cet ancien requin de la finance avait créé un entrepôt en proche banlieue où une pépinière d'associations oeuvraient par et pour les plus démunis. Cela avait plu à Joe. Il ne voulait pas que son café devienne un lieu impersonnel où l'on sert des capuccinos à la chaine et des sandwiches de pain mou où une tranche de jambon industriel se bat avec une demi feuille de salade. S'il partait vivre une nouvelle vie, il gardait tout de même une tendresse particulière pour ce lieu qui fut toute sa vie et qu'il évoquerait désormais comme la première partie de son existence, sans remords ni regrets.

Là encore, Joe se demanda si le parcours de ce jeune ex trader n'avait pas été influencé par la lecture d'un livre.

## 19. REMI, PLUS TARD

Rémi se tournait et se retournait au creux de son petit lit dans ce recoin de l'appartement familial. Familial? Tu parles. Son père, il ne le croisait que lorsqu'il s'échappait en banlieue et il était si souvent éméché qu'aucune conversation sensée ne pouvait s'établir. Sa mère vivait d'allocations diverses, n'ayant pas pu se faire une place au soleil comme elle disait et ses frères, tous plus jeunes que lui, il s'en moquait bien. Leurs rapports avaient toujours été conflictuels. Il ne se souvenait pas d'une conversation posée dans ce taudis. C'était toujours des cris et des reproches. On ne communiquait qu'à voix élevée, agrémentée de formules toutes faites et arrosée de termes grossiers. Bref, le parler banlieue que les médias aiment à donner l'image dégradante. Rémi ne supportait plus cette cascade d'onomatopées sans fond ni but. Impossible de partager une pensée construite, à croire que parmi les siens, sa famille, ses copains, les gens qu'il croisait à l'occasion, on ne réfléchissait plus. Une foule de cerveaux en hibernation.

Il n'arrivait pas à dormir.

Il pensait, réfléchissait. Pour la première fois de sa vie, il fallait que ça change. Subir, toujours

subir, terminé. Lui qui n'avait jamais lu un livre jusqu'au bout, avait dévoré celui qu'il avait trouvé par hasard, plus précisément au fond d'un sac arraché à ce qu'il pensait être une bourge. Depuis, il consultait des heures entières à la bibliothèque de son ancien quartier, mais il avait dû s'exiler vers des lieux plus calmes et mieux fourni en littérature révolutionnaire. Ce qui aurait dû un lieu dédié à la culture et à la connaissance être était bruyant et on n'y trouvait pratiquement que des bandes dessinées et des romans à l'eau de rose. Voilà ce qu'on proposait à ceux qui osaient franchir la porte de ce temple de la culture en proche banlieue. Pas étonnant que personne ne songe à se révolter. On brûlait bien une carcasse de bagnole de temps à autre. On agaçait les flics par désoeuvrement. Mais tout rentrait dans l'ordre assez vite. Ces petites divagations étaient tolérées, comme un petit trafic de drogue aux portes du lycée ou dans les cages d'escalier. Quelques voitures volées pour faire un rodéo libérateur, un ou deux sacs arrachés à l'épaule d'une vieille dame, une caisse de supérette braquée. Rien de bien grave. Tout le monde semblait s'en accommoder. Les pouvoirs publics avaient compris que ces agressions, ces manquements à l'ordre étaient la soupape qui permettait à l'ensemble de se maintenir dans un ordre relatif. De toute manière ces

déprédations, ces fripouilleries ne concernaient que les petites gens. Ceux qui dirigeaient le pays, le monde, habitaient loin de ces lieux insécurisés. Rémi savait que dans les hauts milieux, la délinquance existait aussi, mais cette criminalité était toute propre et les noms que la presse lui accordait sonnaient bien : fausses factures, trafic d'influence, emplois fictifs, détournement, faux et usage de faux. Sans mentionner toutes les actions parfaitement légales qui détruisaient largement autant la vie de ceux qui trimaient : délocalisation, dégraissage, fusions et acquisitions diverses, compétitivité... Les dirigeants toléraient ces pratiques jugées comme naturelles somme toute dans ce monde gouverné par l'argent et s'accommodaient des petits larcins commis loin de chez eux.

Rémi en avait marre de cette situation qui convenait à tous, enfin à ceux qui avaient le pouvoir. Tant qu'il y aurait des exactions, il y aurait des promesses de la part des hommes politiques. Leur fond de commerce en quelque sorte.

Cela devait cesser.

Rémi lisait les auteurs révolutionnaires du XIXème. Au début, il avait eu du mal. Ne comprenait pas tout. Autant le livre trouvé était facile à comprendre, écrit avec des mots qu'il connaissait, des phrases courtes et accessibles,



un langage de cité, son propre langage, autant ces auteurs se la pétaient comme il aimait à le faire remarquer. Il en retirait quelques idées noyées au milieu de considérations qui le dépassaient totalement. Il n'avait pas compris que cette rhétorique s'étudie comme on apprend une langue étrangère, qu'il lui fallait du temps pour appréhender un langage qui ne lui était pas familier. Mais Rémi était pressé comme tous les jeunes qui veulent que les choses changent. Puis il en eu marre de la théorie et passa à la pratique. En surfant sur internet, il consulta des sites spécialisés dans les idées révolutionnaires, l'alter mondialisme, l'anticapitalisme. Mais là encore, les mots étaient hermétiques.

Rémi ne regrettait pas ses nombreux jours manqués à l'école de son quartier à trainer dans les rues, mais le langage incompréhensible de ceux qui voulaient faire la révolution et qui, finalement, ne faisaient rien que de s'écouter pérorer pour et sur le petit peuple lui était étranger, il n'arrivait pas à comprendre tous ces beaux discours qui voulaient changer le monde mais dont personne ne mettait en pratique la moindre ligne.

Il en était désormais convaincu : derrière ces livres poussiéreux et ces sites internet se cachaient des bourgeois en mal de sensations qui s'amusaient à jouer avec les attentes de

justice et d'égalité du peuple. Il faisait fausse route.

Un après midi, sur l'un des serveurs de la médiathèque il tapa dans la fenêtre du moteur de recherche ce simple mot : TERRORISME.

Dix sept millions de résultats s'affichèrent.

Rémi passait de plus en plus de temps à collecter des informations, à nouer des contacts. Bientôt, il fut membre d'un forum de discussion. Il partagea ses idées destructrices avec d'autres candidats à la révolution radicale. Ils se donnaient rendez-vous dans des sous-sols d'un quartier tranquille du XXème arrondissement. Tous étaient de jeunes gauchistes profondément athées et pour qui l'Islam ne représentait qu'une mauvaise alternative à leur rage. Deux d'entre eux avaient été rejetés par les mouvements intégristes sous le prétexte d'un manque de foi. En effet, ils ne croyaient qu'à une illusoire égalité, nourrie d'écrits pris au pied de la lettre. Tous avaient fait plus ou moins des études ou étaient en train car la moyenne d'âge était très basse, autour de dix huit ans. Rémi était sûrement le moins cultivé du groupe et le plus jeune également. Le groupe bougeait sans cesse. De nouvelles recrues débarquaient, puis disparaissaient avant même qu'on ne sache bien leur nom. Parfois, un homme plus âgé

montrait le bout de son nez. On avait l'impression qu'il ne voulait pas qu'on le surprenne dans ces réunions improvisées. Sa discrétion cachait une peur d'être compromis. Rémi posa des questions mais personne ne savait réellement quelle fonction occupait celui qu'on appelait Boris, ni ce qu'il faisait dans la vie. Certains émettaient l'hypothèse un peu folle qu'il était un cadre d'un grand parti politique, d'autres imaginaient qu'il travaillait au Fond Monétaire International ou dans une autre organisation tout à fait respectable. Qu'il était une taupe planquée chez l'ennemi et que, pour cette bonne raison, il était risqué d'en savoir plus et de l'exposer inutilement. Si personne ne soupçonnait la vérité c'est qu'elle était peut-être tout bonnement bête à pleurer. Peut-être n'était-il qu'un ancien militant ultra gauchiste désabusé par toutes ces batailles perdues sur l'autel du capitalisme, ces erreurs de vue, ces rêves évanouis dans le plus pur des libéralismes. Peut-être continuait-il, par l'intermédiaire de ce groupe de jeunots débutants, de poursuivre sa quête idéale, de prolonger son rêve d'adolescent, à une époque où tout était encore possible sinon imaginable. Peut-être n'était-il qu'un perdant après tout. Mais personne n'émettait franchement ces interrogations blasphématoires. On échafaudait des actions qui n'aboutissaient jamais, on

refaisait le monde dans une cave du XXème.

Rémi commençait à s'ennuyer. Là encore, beaucoup de paroles mais aucune action. Il avait besoin d'actes. Prouver à la face du monde qu'ils n'étaient pas de doux rêveurs inoffensifs.

Pas plus tard que la semaine passée, un groupe d'intégristes avait fait la une de tous les journaux en faisant exploser une bombe dans un quartier huppé de la ville. Heureusement, il n'y avait pas eu de victimes, mais cela avait valeur de symbole. Il fallait réagir. Ils n'étaient pas plus stupides que ces fous de Dieu tout de même!

Cette simple compétition au terrorisme, cette émulation sanglante avait redonné un air guerrier à tous les participants aux réunions qui continuaient à se tenir dans les sous-sols de ce quartier du Nord Est parisien. Même Boris semblait excité par l'imminence d'une action. L'objectif était de frapper un grand coup au sein même de l'organisation qui régissait le monde : le Fond Monétaire International.

Le siège se trouvait dans le XVIème, un quartier fastueux bien évidemment et devant la connaissance sans faille qu'en avait Boris, tous pensèrent à ce moment là qu'il y travaillait vraiment et qu'il serait donc le chef des opérations idéal.

Au grand étonnement de Rémi, tout était allé

très vite dès lors. En moins de deux jours, on avait déterminé l'action à suivre, le jour et l'heure. Des artificiers en herbe avaient fabriqué une bombe maison, d'après des plans trouvés sur internet. C'était le club des Castors Juniors ramené à une cellule terroriste du XXIème siècle combattant la finance mondiale en son sein. Mais dans leur farouche engouement, aucun des jeunes ne voyait l'amateurisme qui les entourait. Aucun, sauf peut-être Boris, éternel adolescent irresponsable qui, lui, resterait en retrait, invisible. Sa participation supposée à nombre d'organisations financières ou politiques ne lui permettait pas de se mouiller le plus petit orteil en cas de coup dur. Peut-être n'était-il qu'un homme inachevé qui envoyait des jeunes gens exaltés au casse pipe pour son propre plaisir. Peut-être tirait-il sur des ficelles qui finiraient par lui échapper. Peut-être tout ça n'était-il qu'un jeu.

Mais quand on a dix huit, vingt ans, le plus inoffensif des jeux est conduit avec le plus grand sérieux. Tout était prêt. Rémi s'était porté volontaire pour transporter les explosifs dans un grand sac de sport. Trop longtemps privé d'action, des fourmis lui démangeaient les doigts. On avait accepté son dévouement avec satisfaction et un peu de soulagement aussi. Tous ses camarades, même s'ils étaient

engagés dans cette voie de lutte contre la société, ne désiraient pas couper tous les ponts au cas où... Il demeurait au fond d'eux un reste de petit bourgeois qui les empêchait de s'investir totalement dans une action qui renversait finalement leur petit monde. Il n'est pas facile de scier la branche sur laquelle on est assis.

Rémi n'avait rien à perdre, tout à espérer.

C'est donc le cœur léger et les mains moites qu'il marcha d'un bon pas devant les mines pleines d'admiration de ses camarades en ce début d'après midi d'automne.

Pour la première fois de sa vie, il était reconnu par un groupe, apprécié par d'autres. Il existait enfin. Sa fierté, son orgueil se réveillaient. Pour la première fois, il marchait la tête haute dans cette rue du XXème arrondissement.

Pour plus de sécurité, il avait été décidé qu'il se rendrait à pied au siège du Fmi situé à l'autre bout de Paris. Cela faisait une bonne trotte et, passé le premier coin de rue, où ses nouveaux amis ne pouvaient plus le voir, il s'arrêta, prenant conscience enfin de la mission qu'on lui avait confié.

En croisant une voiture aux couleurs tricolores de la police municipale, il se rendit compte soudain qu'il marchait dans une grande capitale européenne, un sac bourré d'explosifs au bout de son bras, bien décidé à faire la une des

journaux du lendemain. Il imaginait déjà les manchettes. Pour une grande partie des exclus, des laissés pour compte, il serait un héros national. Incognito, mais héros tout de même. On parlerait du terroriste qui avait détruit le siège social de l'organisation financière mondiale à Paris, sans faire de victime, car la bombe était programmée par un expert en informatique, un jeune boutonneux portant d'épais verres ronds sur un nez disgracieux, programmée pour n'exploser qu'après dix sept heures, dans un quartier désert. Ce dangereux terroriste, qui ferait déjà trembler le monde de la finance, les puissants et les nantis, ce serait lui, Rémi.

Quand il se rendit compte de tout le poids qui pesait sur ses épaules, cette responsabilité toute nouvelle qu'il n'osait espérer, ses jambes ralentirent tandis que son cœur s'accéléra.

Au coin de la rue il y avait un café. Un petit café à l'ancienne, avec une vitrine qui laissait entrevoir quatre ou cinq tables, quelques chaises et un long comptoir en zinc.

Il entra.

Il choisit une table peu éloignée de la porte. S'assit. Son cœur s'était un peu ralenti. Il regarda autour de lui. Il lui semblait que chacun pouvait lire sur son front qu'il allait déposer une bombe.

Une jeune fille et sa grand-mère étaient

attablées près du comptoir, un petit homme effacé griffonnait dans un coin et deux hommes discutaient, du moins le pensait-il, car à peine s'était-il installé que l'un des deux se leva et avança vers lui, demandant ce qu'il désirait boire.

Rémi comprit que l'homme faisait partie de ces patrons de café qui aiment à discuter à la table des clients quand il n'y a personne au bar.

Il commanda une bière un peu pris au dépourvu car il ne buvait jamais de bière. Il détestait la bière.

Il se calma. Ses jambes, libérées du devoir d'avancer sur les trottoirs s'étaient revigorées, son cœur battait normalement, juste un peu plus vite que d'habitude. Comment battait-il d'ailleurs? Le savait-il? S'était-il jamais posé la question? Avait-il pris son pouls une seule fois dans sa vie?

Le patron lui apporta sa bière dans un grand bock qu'il déposa sur un sous verre en carton imprimé d'une réclame d'alcool. Il retourna s'asseoir face à son client. Rémi les observa discrètement. Visiblement, ils ne discutaient pas du beau temps ni du favori de la prochaine course à Vincennes. Le sujet était sérieux. Ne lui parvenaient que quelques bribes de la conversation, leurs voix étaient feutrées et juste troublées par le dialogue de la jeune fille et sa grand-mère à la table à côté. Les mots se



mélangeaient dans sa tête, donnant une confusion de propos où un écrivain du XIX<sup>ème</sup> siècle racontait un bilan prévisionnel et où un acte notarié se mélangeait savamment avec une biographie d'un auteur disparu voilà cent ans.

Rémi sirotait sa bière et trouvait ça vraiment dégueulasse. Il n'osa pas commander autre chose. Pourtant, il se sentait étonnement bien dans ce petit café. Il y devinait une ambiance vaguement familiale, même si aucun lien de parenté ne liait ces inconnus. Il n'était même plus du tout sûr que la vieille dame très digne fut la grand-mère de la jeune fille qu'il trouvait par ailleurs ravissante.

Le petit homme assis dans son coin comme s'il voulait s'y faire oublier, le fixait par moment d'un regard perçant derrière son carnet où il grifonnait ardemment. Rémi aurait bien aimé savoir ce qu'il pouvait croquer ainsi. Il devait faire son portrait. Mais sa table était à l'écart et il ne verrait pas le dessin en sortant du bar.

Car il fallait qu'il sorte maintenant, même s'il n'avait pas terminé son verre. Il fallait bien compter une grosse demi heure pour aller dans le XVI<sup>ème</sup>, peut-être plus s'il avait d'autres coups de barre comme celui qui l'avait poussé dans ce café. Pourtant, une force le retenait assis sur sa chaise, à faire tourner son verre entre ses doigts, à s'imprégner des lieux, à savourer l'ambiance conviviale qui flottait au

dessus des tables. Une chaleur toute nouvelle l'envahissait, gonflait ses artères. Son cœur battait de moins en moins vite. Il était parfaitement calme. Il se mit à penser que la vie, quelquefois, pouvait être douce, sans combat à mener, juste rester assis devant une bière qu'il commençait à apprécier, à jeter des regards furtifs vers les vies des autres.

Et il s'imagina le quotidien de ces clients qu'il ne rencontrerait certainement jamais plus.

Le patron devait habiter un petit appartement juste au dessus du café et il était visiblement en train de traiter une vente importante avec l'homme en veston qui lui faisait face. Surement un agent immobilier ou un banquier à sa façon de se tenir, dans le choix des termes qu'il utilisait. Mais a-t-on jamais vu un banquier se déplacer pour ses rendez-vous? Oui, mais d'un autre côté, un cafetier est ouvert tous les jours, il ne peut donc pas quitter son poste. Non, ça ne tient pas debout. Il a surement une jeune et jolie serveuse qui l'aide le matin et lors du coup de feu de midi. Peut-être était ce l'homme à l'allure de banquier qui avait quelque chose à lui vendre. Rien ne ressemble plus à un banquier qu'un commercial. Le patron avait peut-être envie de changer de comptoir, de moderniser ce troquet au look des années 70. Rémi ne saisissait pas bien leur conversation brouillée par celle de la

jeune fille et sa grand-mère.

Elles parlaient de littérature, il n'y avait pas le moindre doute là dessus. Mais aucun lien de parenté entre elles pensa Rémi lorsqu'il s'aperçut qu'elles se vouvoyaient. Encore que dans certaines familles, on se vouvoie. Ridicule. Plus personne ne fait ça maintenant. Non, il y avait une distance entre elles, indéfinissable. Peut-être la vieille dame donnait des cours de français à la jeune fille qui lui plaisait de plus en plus. Il avait remarqué qu'elle avait à deux ou trois reprises jeté un regard dans sa direction avec, il aurait pu en mettre sa main au feu, un léger sourire à lui seul adressé. Son aspect laissait à penser qu'elle poursuivait des études de lettres, ou simplement était-elle encore au lycée. Une grand humanité s'échappait d'elle. En fait, la vieille dame n'était ni sa grand-mère, ni une ancienne prof donnant des cours de littérature. C'était une dame que la jeune fille avait secouru dans le métro, après un malaise. Elle était retournée la voir deux fois à l'hôpital puis la vieille dame l'avait invité à boire le thé chez elle, pour la remercier. En était née une relation atypique, faite d'échanges qui, dans n'importe quel autre cas de figure eut été impossible. Ce scénario lui plaisait bien, il collait parfaitement à l'ambiance familiale qui régnait maintenant dans ce petit café. Il pensa un moment que

cette famille, ce lieu sécurisant où l'on se sent bien, où l'on peut se décontracter tout à fait, ce havre de paix où la confiance règne sans laquelle nul repos de l'âme n'est possible, ce cocon où l'on se sent chez soi, il pouvait l'obtenir, il lui suffisait de rencontrer les bonnes personnes et plus jamais sa vie ne serait rythmée par des éclats de voix, des coups de gueule et des insultes gratuites.

Il se serait cru dans le film « Amélie Poulain », dans un Paris des années trente. Une rengaine ne venait-elle pas de chanter à ses oreilles?

Il tourna son regard vers le petit homme qui passait bien évidemment toutes ses journées à dessiner les divers clients du bar. Il devait avoir une collection impressionnante de portraits chez lui. Ou bien, jetait-il les croquis une fois terminés? Il rentrait chez lui, dans un très grand appartement et utilisait les esquisses pour allumer un bon feu dans la cheminée qui ne réchauffait pas totalement les pièces aux plafonds si hauts. C'est pourquoi il aimait rester toute la journée dans ce bar, bien au chaud, à regarder la vie des autres, la sienne étant si vide. Il était certainement un riche rentier qui ne savait que faire de son argent. Il habitait sûrement une grande villa dans un parc en plein milieu de Paris. Un jardinier et une femme de ménage s'occupaient de la belle demeure, et il avait un chauffeur qui venait le

prendre en Rolls. Non, ça ne tenait pas du tout. C'était au contraire un raté pointant chaque mois au chômage, un perdant touchant le Rmi et que le patron au grand cœur ne lui faisait payer ses consommations qu'une fois sur deux. Un laissé pour compte tout comme lui. Un rejet de la société. Mais Rémi avait décidé d'agir, ne plus se laisser faire, ne plus subir la dictature des autres, de l'argent. Cette pensée le sortit de ses divagations sans queue ni tête.

Il se souvint du sac de sport posé à ses pieds, de sa mission. Il fouilla ses poches et laissa quelques pièces sur la table, jeta un dernier regard vers la jeune fille. Quelque chose en lui le retenait de partir, d'accomplir son devoir. Un petit pincement qui le poussait à entamer la conversation avec la fille. Mais il avait un destin à réaliser, son destin. Demain il serait quelqu'un.

Il se leva. Empoigna le sac de sport. La lanière céda sous le poids et il retomba dans un bruit mat. Tous les visages se retournèrent vers lui, puis vers le gros sac de sport. Apparemment personne ne l'avait remarqué jusque là. Rémi sentit un frisson glacé parcourir sa nuque, la peur d'être démasqué là, dans ce petit café, par des inconnus qui, lui semblait-il, formaient une famille comme il n'en avait jamais croisé. On allait sûrement lui demander ce qu'il transportait dans son grand sac, l'un des

hommes se proposerait de l'aider à le porter, il y avait tant d'humanité flottant dans l'air de ce troquet et, fatalement, on découvrirait ses intentions. Non, rien de tout cela n'arriverait. Le patron fit un mouvement de la tête, une sorte d'au-revoir tacite qu'il devait adresser à tous les clients qui sortaient de son café. Son interlocuteur lui jeta un regard amical, le petit homme donnait un dernier coup de crayon sur le portrait qu'il ne verrait jamais.

Rémi jeta un dernier regard vers la fille. Elle le dévisageait avec une expression de sympathie dans les yeux ou quelque chose de semblable. Si c'était une habituée, si elle habitait le quartier, il pourrait la retrouver plus tard. Demain. Oui, c'est ça, il reviendrait demain lorsque sa mission serait accomplie, lorsqu'il serait un autre homme. Un homme qui ne courbe plus le dos, ne baisse pas la tête. Un homme droit.

Machinalement, il compta ses pas jusqu'à la porte du bar.

Un (c'était le pied droit). Il tourna la tête vers la sortie. Au dehors, les voitures circulaient dans la rue, des piétons se pressaient sur les trottoirs.

Deux. Il remarqua le tableau derrière le comptoir en donnant un ultime regard dans la salle. La fille le regardait partir vers son destin. Elle allait peut-être se lever et se diriger vers

lui. Il stopperait net, comme dans les films. Non, il devait terminer ce qu'il avait entrepris.

Trois. Il se sentait mieux à présent, comme régénéré, ses jambes étaient d'acier, son cœur battait au ralenti. Il était calme, détendu.

Quatre. Il avança sa main droite pour saisir la poignée en laiton de la porte donnant sur la rue. Il n'osa pas tourner une dernière fois la tête. S'il regardait encore cette fille, il serait capable de tout laisser tomber et rester toute l'après midi ici. Il devait agir.

Cinq. Il saisit la poignée. Sa main gauche imprima une petite secousse au sac afin de le mettre dans le bon sens pour franchir la porte vitrée.

Il entendit très nettement un déclic métallique se produire à l'intérieur comme lorsqu'on arme un fusil. Puis il fut soufflé au dehors sans avoir même ouvert la porte. La dernière image qui resta imprimée dans son cerveau qui n'était désormais plus alimenté en sang neuf fut ce bond en avant, comme un traveling avant de cinéma. Il traversa la porte vitrée qui explosa en milliers de morceaux coupants et vit la rue se rapprocher avec le visage de la jeune fille en surimpression. Ce fut ce dixième de seconde éternel qui marqua définitivement son esprit pour l'éternité. Après, plus rien.

Une demie heure plus tard, tout le quartier était bouclé. Des pompiers, des démineurs, des spécialistes anti-terrorisme, des policiers scientifiques qui prélevaient ici et là des indices infimes à l'aide de pinces et qu'ils déposaient dans des petits sacs en plastique étiquetés avec la plus grande précision. Deux ambulanciers attendaient les bras croisés, assis sur le capot d'une voiture garée en travers de la rue. Ils attendaient que les indices soient prélevés. Désormais, plus rien ne pressait. Il n'y a pas de service d'urgence à la morgue.



